

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |                                     |   |

## COMMENT ON FAIT LA GUERRE AU MEXIQUE.

1862—1867.

Donoso Cortès avait bien raison lorsqu'il écrivait à ses amis, dans un jour suprême de découragement : " La société européenne se meurt ! les extrémités sont froides, le cœur le sera bientôt. " Ces paroles de sombre désespoir, tombées le 16 Juillet 1849 des lèvres du grand publiciste, se sont réalisées aujourd'hui. L'Europe a vu avec l'inertie d'un cadavre, rouler à ses pieds cette tête royale de Maximilien, que le démon de la révolution est venu lui lancer en signe de défi et de dédain. La presse seule s'est émue, mais ses accents d'indignation n'ont pu faire sortir le moindre sabre-bayonnette hors de son fourreau, et enivré par les âcres émanations du sang qui souille le long des plis de son drapeau, le Mexique continue bravement à marcher le chemin du meurtre, sans broncher ni sourciller.

Si encore la civilisation s'était contentée de rester dans cet état de béante nonchalance, dans cette espèce de somnambulisme navrant avec lesquels elle s'est habituée à percevoir maintenant, tout ce qui sort et tout ce qui vient de l'esprit du mal, il n'y aurait eu rien à redire. Je le sais, les temps ne sont plus où Pierre l'Hermite et St Bernard façonnaient les croisés, au souffle de leur parole. Le mercantilisme et l'égoïsme, ces deux incarnations d'une seule et même chose, ont comprimé, sous le poids de leurs ballots et de leurs marchandises, les plus nobles battements du cœur humain, et l'on verrait de nos jours Godefroy de Bouillon agenouillé et priant aux

pieds du St. Sépulture, qu'il se trouverait des gens pour venir crier sur tous les toits, qu'il n'a entrepris le long et chevaleresque pèlerinage, que pour fractionner l'illustre relique en petits morceaux, et les revendre aux amateurs d'antiquités !

Il était donc dans l'ordre naturel, qu'après avoir vu ridiculiser sa grande mission, Maximilien tombé eut le sort de tout ce qui est grand et noble ici-bas, qu'on eut fermé sa tombe, avec le sarcasme, l'indifférence et l'oubli. De l'immense foule qui a levé la tête au bruit de la fusillade qui tuait l'Empereur, beaucoup sont déjà occupés à ne plus se souvenir de ce crime inoui, un grand nombre nient encore du plaisir que leur a causé cette chute annoncée depuis si longtemps ; d'autres plus soucieux du jugement que l'histoire leur réserve, s'efforcent de légitimer l'épouvantable assassinat, et invoquent en leur faveur la loi des représailles.

A tous, et principalement à ces derniers, s'adressent les lignes suivantes. Ancien officier de l'armée de l'Empereur, j'ai pu juger mieux que personne, le caractère atroce de la guerre qu'on nous faisait là-bas. Les terribles faits que je cite, ont été notés jour par jour par des personnes revêtues d'un caractère officiel, préfets politiques, commandants supérieurs, ou chefs de colonne. Tous, ils sont consignés dans les rapports et les documents déposés aux archives militaires et dans les registres de l'ancien ministère de la guerre à Mexico, et comme ils sont appelés à jeter un jour nouveau sur les actes du gouvernement Juariste, et à faire connaître à l'étranger les crimes et les infamies qui ont forcé Maximilien à proclamer et mettre en vigueur le fameux décret du 2 octobre 1865, punissant de mort tout individu pris les armes à la main, décret sur lequel les juges de la Cour martiale de Querétaro se sont appuyés pour sa mise en accusation et sa condamnation, je prends sur moi de les livrer à la publicité, bien persuadé que je rends service à la sainte cause pour laquelle j'ai combattu et que j'accomplis une bonne action.

## I.

Les personnes qui ont eu l'énergie de ne pas laisser séduire leur bonne foi par les éloquents discours de MM. Thiers, Berryer, Jules Favre et Guérault, discours que l'ennemi semait là-bas dans nos tranchées et nos avant-postes, qu'il allait jusqu'à rouler dans les plaies béantes que présentaient les cadavres de nos sentinelles, assassinées au milieu des ténèbres de la nuit, savent à quoi s'en tenir sur les graves motifs qui ont amené l'intervention Française au

Mexique. Les consulats enfoncés et pillés, les nationaux insultés et menacés à chaque instant, le drapeau Français tout frémissant sous les huées et les mépris dont on les couvrait, réclamaient une vengeance prompt et une satisfaction éclatante. Un corps expéditionnaire reçut donc l'ordre de s'embarquer, et en mettant le pied sur le sol mexicain, il y arrivait avec ces traditions d'honneur et de magnanimité qui suivent partout l'armée de la France, cette personification sublime du droit, appuyée sur la valeur et sur le courage.

A peine les troupes d'occupation étaient-elles débarquées à Vera Cruz que des tentatives d'empoisonnement s'essayaient sur des artilleurs Français, par trois prostituées du nom de Dolorès.

Le brave général Roblés, dit M. Billault, "cet officier supérieur dont le caractère était entouré de respect, dans un pays où si peu de gens ont droit au respect—soupçonné de venir causer avec le général Français, pendant cette espèce d'armistice qui succéda à la convention de la Soledad, était pris au lasso comme une bête féroce et fusillé immédiatement."

Des attentats non moins odieux étaient commis contre des officiers et des sous-officiers ; plusieurs avaient déjà péri à Tampico sous le couteau des rôdeurs de nuits, et nonobstant ces terribles débuts, cette poignée de braves troupiers, habitués à faire le métier de soldat, jamais celui de bourreau, s'était mise, dès l'ouverture de la campagne, à traiter l'ennemi qu'elle avait devant elle, comme elle avait agi envers ses adversaires de Crimée et d'Italie. Au moment même où 1424 officiers faits prisonniers au siège de Puébla par le maréchal Forey, étaient logés, nourris et soldés au compte du trésor Français, le consul de France à Tampico, était arrêté et jeté en prison. Une noble femme soupçonnée de donner ses sympathies au nouvel état de chose, madame la comtesse de Perrez Galvez, se voyait obligée de s'enfuir par la terrasse de sa maison à Mexico, pour échapper aux hommes de police de Juarez, qui voulaient pour la troisième fois lui extorquer la somme de 40,000 piastres, et son amie, madame la maréchale Castilla, malade et alitée, était mise dans la pénible alternative où de recourir à la charité de son entourage, pour collecter la grosse somme que l'on exigeait d'elle, ou d'aller mourir au fond d'un cachot.

Pendant que les corps en garnison s'entretenaient la main en faisant cette guerre pacifique à un consul désarmé et à des femmes inoffensives, les troupes du président qui tenaient la grande route, dévalisaient les convois de marchandises, sous prétexte que leurs chargements étaient destinés à l'ennemi. Dans les haciendas, ils s'emparaient des troupeaux, des chevaux et des mules, en vertu de

la même fiction, mettant à mort leurs propriétaires, pour s'éviter l'ennui de toute réclamation, et même dans leurs patriotiques ardeurs, ils allaient jusqu'à jeter le grapin sur les créations de charité. La fondation de 47,000 piastres donnée par la pieuse famille Monjardin, quoique déclarée non ecclésiastique, et consacrée à une classe spéciale de pauvres, se vendait 940 piastres à un acquéreur étranger, pour permettre à la république de donner un banquet à Juarez !

A la tête des 1424 officiers de Puébla, se trouvait un homme, un général de division, qui libre, sur sa parole d'honneur de ne pas tenter de s'échapper, avait la permission d'aller, de venir et de faire ce que bon lui semblerait dans le camp du Corps Expéditionnaire. Pour ne pas mécontenter le maréchal Forey, qui avait pour mission de concilier les esprits par tous les moyens possibles, les officiers Français lui permettaient l'accès de leurs quartiers, le laissaient s'asseoir à leur table, et condescendaient même parfois à lui serrer la main. Pourtant une large tache de sang suppurait continuellement du creux de la main de cet homme; car un jour, forcé d'abandonner la position la plus fortifiée de Puébla, le Pénitencier, que battait en brèche l'artillerie française, il s'était rappelé que les oubliettes de ce formidable édifice, renfermaient 107 détenus politiques, presque tous des officiers distingués qui avaient osé ne pas être de son opinion. Une pensée infernale illumina alors son cerveau : des brandons furent allumés et quelques heures après, ses 107 antagonistes n'étaient plus qu'une masse de chairs carbonisées. On savait cela dans le camp, et néanmoins on avait fermé les yeux sur la conduite de ce misérable, pour n'obéir qu'à l'ordre du maréchal, qui n'exigeait de lui qu'une promesse formelle de rester prisonnier, en échange du pardon qu'il lui donnait. Cette parole il l'avait jurée solennellement en face de son armée vaincue, de sa ville prise d'assaut; puis un soir qu'il faisait sombre, ce général de division traversait furtivement nos avant postes, sous un déguisement de femme, et le lendemain Jesus Gonzalès Ortega recommençait à piller et à faire assassiner ceux, chez qui la veille encore, il buvait le vin de l'hospitalité et recevait la solde d'officier supérieur, prisonnier de guerre.

Dès lors les atrocités ne connurent plus de bornes. A la Téréria, petit village aux environs de Vera-Cruz, trois cents guerilleros tombent à l'improviste sur des ouvriers qui travaillaient à l'amélioration de la route. Douze de ces pauvres travailleurs sont massacrés sur le champ, quinze blessés grièvement et les deux cents qui restaient, traînés dans les montagnes pour être incorporés dans une bande. Trois mille piastres leur étaient en outre échues en partage.

Chemin faisant, un de ces vaillants soldats coupe le doigt à une malheureuse femme, pour s'approprier un anneau de peu de valeur qui avait sollicité son attention, et l'arrière garde s'occupe à assassiner le boulanger de leurs victimes, puis en guise de passe temps, mêlent sa tête et ses membres pantelants à la pâte qu'il était en train de préparer, pour confectionner le pain du jour.

Un curé, connu par sa charité et son esprit de dévouement, M. Saturnino Baldera, mourait à quelques jours de là, sous les balles d'un peloton d'exécution, pour avoir courageusement refusé de prêter serment aux lois dites de *réforme*, sanctionnant la spoliation des biens de l'église. Le décret de mort contre ce saint prêtre était signé par Juarez, oublieux qu'autrefois un moine dominicain, chez qui il avait été recueilli comme domestique, l'avait fait instruire à ses propres frais, et lui avait ainsi permis de venir signer son nom, sur la sanglante page que l'histoire lui consacra un jour.<sup>1</sup>

Partout le clergé était traqué comme une bête fauve : les faibles et les désarmés ne trouvaient plus de pitié, et Buitron promenait ses bandits de villages en villages, saccageant tout ce qui se trouvait sur son passage, brûlant les haciendas, prenant de force les femmes, et ne laissant derrière lui que des victimes de sa brutalité et de sa passion pour le meurtre. Dans l'église, en feu, de Tepeji, on promettait la vie sauve à trente malheureux qui s'y étaient réfugiés, et une fois qu'ils s'étaient rendus, on les fusillait sur la grande place.

Porfirio Diaz, pour ne pas se laisser dépasser par ses collègues, mettait au pillage la ville de Tasco. Le 2 avril 1864, le commerce de la ville de Monterey était forcé de payer une somme fabuleuse au Président, qui fuyait devant le pas gymnastique de nos colonnes.

1. Le président avait déjà rendu le décret suivant contre le clergé de la République :

Art. I.— Les prêtres de tout culte qui, abusant de leur ministère, exciteraient à la haine ou au mépris des lois, ou du gouvernement ou de ses ordres, seront punis d'un an à trois ans d'emprisonnement ou de déportation.

Art. II.— On supprime dans la crise actuelle, tous les chapitres ecclésiastiques dans toute la république, à l'exception de celui de Guadalajara, en raison de sa conduite patriotique. Tout accord des membres de ces corporations pour l'exercice de leurs fonctions, sera puni comme délit de conspiration.

Art. III.— Il est interdit aussi prêtres de tous les cultes, de faire usage, hors des églises, de leurs habits sacerdotaux et de tout emblème distinctif de leur ministère. Cette disposition aura son effet dans les dix jours de sa publication.

Les parties contrevenantes payeront des amendes de dix à cent piastres, et subiront un emprisonnement de quinze à soixante jours.

Mandons et ordonnons que le présent décret soit imprimé, publié et exécuté !  
Delivré au palais du gouvernement fédéral à Mexico, le 30 août 1862.

BENITO JUAREZ.

D'après son ordre, dix-huit personnes refusant de se laisser taxer étaient emprisonnées ; on obligeait M. Patricio Milma, citoyen des Etats-Unis, malgré les réclamations de son consul, à payer \$25,000, et Juarez non content de cette extorsion, faisait fouetter publiquement cet étranger, puis le mettait au secret. Vers cette même époque, Cortina commençait la série de ses épouvantables cruautés ; Porfirio Diaz sorti pendant quelques instants d'Oajaca, mais, forcé d'y rentrer tout aussitôt par le général de Brincourt, pillait et mettait à sac et à sang le bourg de Tepeji de la Seda, sans aucune provocation de la part de ses paisibles habitants ; Ortega abandonnait le Zacatécas pour se retirer dans le Durango, et signalait sa marche par toutes sortes d'exactions et de brigandages ; puis, enfin, Uruga faisait passer par les armes, à Santa Anna, trois officiers, El Chino, El Mocho et Rudecindo Valdez, avec cinq cents de leurs hommes, sous le simple prétexte qu'ils s'étaient ralliés à l'Intervention.

Au milieu de toutes ces scènes de meurtre et d'abomination, l'armée française, calme, intrépide, l'arme au bras, accomplissait noblement la mission que lui avait donnée son empereur : rendre ce pays déchu à la civilisation. A l'assassinat, elle ne répondait que par la douceur et les bons traitements envers les prisonniers qui lui tombaient sous la main ; aux vols et au pillage, elle opposait la plus stricte honnêteté dans ses transactions avec la population ; à la duplicité et à la couardise, elle offrait en spectacle son sang et son incroyable dévouement.

Mais à quoi pouvait servir tout cet étalage d'abnégation et de sublime sacrifice, en face de gens habitués à ne faire la guerre que comme but d'existence, à ne gagner leur pain quotidien qu'au moyen de *pronunciamientos* ? Au Mexique, faire un *pronunciamiento*, c'est s'accrocher un sabre au côté, se mettre un pistolet au poing, un bandeau sur la figure pour ne pas être reconnu, puis aller attendre, au coin d'un bois, au fond d'un ravin, le voyageur et la diligence qui vont passer, et là lui voler tout ce qu'il possède, après l'avoir assassiné. Faire un *pronunciamiento*, c'est se donner un brevet de colonel ou de général, et profiter de l'obscurité de la nuit pour massacrer, jusqu'à ce que les bras tombent de lassitude, ses concitoyens, ses parents, ses amis, sous prétexte que le salut de l'Etat l'exige. <sup>1</sup> Faire un *pronunciamiento*, c'est voler son pays, sa

1. En 1860, un partisan de Juarez s'étant querellé avec le commandant de Durango, parvient à l'aide d'un *pronunciamiento* à le déloger de cette ville, et pour le taquiner, faisait fusiller une partie des notables de la cité. Trois jours après, son rival remet le pied dans son ancien commandement, et à son tour pour châgriner son adversaire, fait pendre un homme au balcon de chaque maison, dans les rues principales !—NOTE DE L'AUTEUR.

mère, sa femme, son église ; c'est de vice-royauté espagnole devenir, successivement, indépendant, empire, gouvernement provisoire, république fédérative, république centrale, dictature absolue, république centrale de nouveau, république fédérative encore une fois, dictature, république simple, gouvernement provisoire, empire une seconde fois, puis anarchie ; c'est, pendant cinquante-quatre ans, marcher jusqu'aux genoux dans le sang de la guerre civile, et regarder passer avec ce petit air de nonchalance créole qui sent la pointe d'un stylet, treize dictateurs, trente-un présidents et les cadavres de deux empereurs assassinés ! Faire un pronunciamiento, c'est se rendre à l'histoire par le sentier du baigne.

C'était en face de cette vile crapule que le devoir avait placé le soldat français, accoutumé à ne lutter que contre un ennemi loyal et courageux, et qui après douze mois de pareille guerre ne pouvait encore s'habituer à se convaincre, que la nature eût fait du peuple mexicain une monstruosité morale. L'écorce était gangrennée, disait-il, mais le cœur devait être encore bon, le principal était de l'engager à suivre les exemples de grandeur d'âme qu'on lui montrait, et le troupiier, avec cette sainte idée, allait toujours, courbant le dos sous l'exigence de la consigne que lui criaient ses supérieurs :

— Patientez ! patientez toujours !

## II

Patientez ! patientez toujours ! et pendant ce temps-là une guérilla, sous les ordres de Herrera, s'emparait de Metepee, dans le Sinaloa, et en massacrait tous les habitants. Juarez traversait le Chihuahua en y levant un impôt forcé de \$100,000. Dans le Yucatan, 900 personnes étaient assassinées par les deux chefs indiens Crescentio Poot et Barnabé Cen. Rozjas et Romero parcouraient, avec leurs bandes l'Etat du Michoacan, garnissant les arbres de la route de grappes de pendus, volant les églises, dévalisant les voyageurs, violant les jeunes filles, éventrant les femmes enceintes et tuant des vieillards et des enfants.<sup>1</sup>

Patientez ! patientez toujours ! et le 18 janvier 1865, Corona faisait boucherie des malheureux chasseurs à pied qui s'étaient constitués ses prisonniers de guerre, à Veranos. Avant de quitter cette position, il avait déjà fait achever les blessés : en route on tuait à coup de lance, après s'en être servi comme de jouets, ceux

1. Ces crimes sans noms ont tous été prouvés devant Cour martiale : je n'écris rien sans preuves.



qui étaient invalides et que l'on avait forcés de suivre la colonne ; puis, après avoir traîné les quelques-uns qui restaient, de bourgs en bourgs et d'étapes en étapes, le propriétaire ennuyé s'en débarrassait à Jacobo au moyen du *machete* de ses bandits.

Patiencez toujours ! et Negrete, pendant son séjour à Monterey, plantait la hampe de son drapeau au milieu du sang, du vol et de la terreur : dans cette malheureuse ville, déjà si éprouvée, il prélevait \$500,000, à Patos \$20,000, et à Saltille \$60,000. A Chalco, un brave négociant français, M. Audifret, était pris, menacé des plus affreuses tortures et finalement relâché moyennant une rançon de \$10,000. Quelques centaines de prisonniers mis en liberté sur parole, après le siège d'Oajaca, s'enfuyaient et allaient grossir de nouvelles bandes dans la *Sierra*.<sup>1</sup> Cinquante-cinq Autrichiens surpris à Ahuacatran par des forces dix fois supérieures, se voyaient forcés de capituler. Immédiatement après cette reddition, leur chef, le capitaine Kurzcok, était tué de sang froid par le commandant juariste, un nommé Perez, et un officier et 17 soldats partageaient son sort, quelques heures après.

Patiencez toujours ! et à mesure que le soldat, la rage au cœur, la main tremblante d'indignation retenait la gâchette de sa carabine prête à fusiller elle aussi, sans pitié et sans relâche, le flot du meurtre et de la plus épouvantable barbarie montait sans cesse autour de lui. On tuait sans repos, on volait partout, et jamais l'histoire n'enregistrera des scènes plus navrantes et plus désolantes que celles consignées dans les documents officiels de cette guerre.

Ne dirait-on pas, par exemple, qu'on lit un roman travaillé à plaisir en parcourant le rapport suivant, fait à S. E. M. le Maréchal Bazaine, par le préfet supérieur politique du département d'Oajaca, M. Franco ?<sup>2</sup>

“ *Relation des excès commis dans la Misteca par la force régulière de cavalerie sortie d'Oajaca, sous les ordres de Félix Diaz, frère de Porfirio Diaz, général en chef de l'armée d'Oajaca.* ”

“ PARTIDO DE NOCHISTLAN. ”

“ *Tamasula* — Le 9 du courant, ce village fut saccagé, l'église dépouillée du Saint-Sacrement, des vases sacrés ainsi que de tout ce

1. Après le siège d'Oajaca, l'Empereur faisait mettre en liberté 22 généraux et 214 officiers. NOTE DE L'AUTEUR.

2. Ce rapport publié par le *Moniteur*, était transmis à M. le ministre de la guerre, par M. le maréchal Bazaine, qui ajoutait dans la note qui l'accompagnait :

“ J'ai pu m'assurer par moi-même que ce rapport n'est point exagéré. Il donne des détails qui déshonorent non-seulement les chefs qui commandent, mais encore le parti qui les avoue et les emploie. ”

qui existait en argent. Le commissaire de l'endroit, qui priait qu'on lui rendit ces objets sacrés, offrant de l'argent pour les racheter, fut fusillé à une lieue et demie de distance par ordre de Félix Diaz, qui avait accepté l'offre et reçu une bonne somme d'argent sans néanmoins rendre ce qu'il avait volé, sous le prétexte que le chemin par lequel les conduisait le commissaire, n'était pas le meilleur qu'ils devaient suivre.

“ Pour se sauver de la mort, ce commissaire fit observer que le village avait toujours obéi aux ordres de Felipe Silva, chef politique de Toxacoalco, nommé par les libéraux. Ce commandant avait reçu beaucoup d'argent pour satisfaire aux contributions qu'il avait imposées, lesquelles, bien souvent, il faisait payer deux fois par mois ; on lui avait aussi fourni des chevaux et donné deux cents piastres en remplacement de l'impôt d'armes qu'il exigeait. Mais rien ne put apaiser leur soif de sang, et cette victime innocente fut tuée et son cadavre jeté dans un précipice.

“ *Saltepec*.—Ce village fut envahi le 10, à sept heures du soir ; le commissaire fut fait prisonnier avec vingt-six individus du village qui conduisaient les fourrages demandés par les envahisseurs. Après trois heures de prison, les particuliers furent mis en liberté, mais le commissaire fut conduit sur une hauteur qui est près de l'église, où il resta toute la nuit, les pieds et les mains liés, et surveillé par une garde. Pour se sauver de ce supplice, il offrit 20 piastres et deux chevaux, qui furent remis le 11 au matin ; néanmoins, Félix Diaz ordonna de le conduire derrière l'église du Calvaire, où il fut fusillé.

Le pillage fut si grand dans ce village que la majeure partie des habitants restèrent nus. On prit le Saint-Sacrement, le calice, les chandeliers, la grande croix et d'autres vases sacrés, le tout en argent, ainsi que les ornements du culte. Quelques tableaux furent réduits en cendres et le presbytère brûlé.

*Tecomatlan*.—Sachant que les forces ennemies s'approchaient, le commissaire et tous les habitants s'enfuirent dans la montagne, en emportant tout ce qu'ils purent ; l'ennemi vola seulement ce que renfermait le presbytère et deux chevaux.

*Jaltepetongo*.—Le même jour, 11, le commissaire Elijio Ximenes, pour éviter à son village les maux qu'il savait avoir été infligés aux précédents, vint recevoir Félix Diaz hors du village. Il lui offrit deux moutons cuits, une grande quantité de tortillas, un baril de pulque, deux bouteilles de mescal et 40 piastres qu'il dit être le produit de la capitation, et qu'il avait conservées pour le gouvernement libéral. Diaz reçut le tout, et en récompense, il lui fit tirer un coup de fusil, déclarant que c'était le sort réservé à toute auto-

rité nommée par l'intervention. Il passa, laissant sa victime mourante et baignée dans son sang.

*Tucanduchi.*— Le même jour, 11, l'ennemi entra dans ce village ; le commissaire se présenta pour saluer Félix Diaz, qui, pour réponse, lui fit tirer un coup de fusil qui suffit pour le tuer, en présence de son père, dont la troupe se moquait de la douleur. Le village fut saccagé, sans en excepter la demeure de l'épouse de M. Gomez, propriétaire de l'hacienda du Rosaire, à laquelle ils volèrent tout l'argent qu'elle possédait et jusqu'à ses bagues. L'ennemi se saisit aussi du régisseur de l'hacienda, exigeant qu'il donnât de l'argent, ce qu'il ne fut pas obligé de faire, car il s'enfuit en chemin.

*Nochistlan.*— L'ennemi se dirigea ensuite sur cet endroit ; mais, apprenant qu'il y avait une force française qui y gardait un convoi, il s'en retourna.

#### PARTIDO DE YANHUITLAN.

*Sachistlan.*— Le même jour, à midi, ils entrèrent dans ce village ; ils volèrent dans l'église, le saint-sacrement, trois couronnes d'argent et d'autres objets de même métal, les chapes, les étoles et tous les ornements en soie qu'il y avait, valeur qu'on estime à 136 piastres : plus 230 piastres 2 réaux, pour la valeur des objets volés dans les maisons. Au sortir du village, ils tuèrent le commissaire Marcial Hernandez d'un coup de feu, au front.

*Tillo.*— Une autre bande de la même force, se présenta le même jour et à la même heure, dans le village ; elle y vola, tant en argent qu'en objets, pour une somme évaluée à 951 piastres.

A midi et demi, le même jour, elle prit dans le rancho de la Luna quatre chevaux, une selle garnie d'argent et 350 piastres en argent. La selle appartenait à don Manuel Gomez et le reste à MM. Lunas.

#### PARTIDO DE TEPOSCOLULA.

*Sienequilla.*— Ce rancho, où ils arrivèrent à trois heures et demie du soir, le 11 du courant, fut volé complètement. Son propriétaire fut maltraité ; il reçut d'un nommé Monterinos un coup de sabre qui lui fut une blessure grave, parce qu'il se refusa à donner un zarape.

*Ranchos de los Marteles.*— Le rancho de M. Montenos et celui de las Ferias furent volés dans la même soirée ; outre les objets et l'argent, ils prirent tout le bétail qu'ils y rencontrèrent.

*San Francisco Teposcolula.*— A quatre heures du soir, ce village fut envahi ; on y vola argent, objets, vêtements et animaux. On prit dans l'église tout ce qu'il y avait en or et argent, et jusqu'aux vêtements des saints.

Le commissaire Nueles Garcia fut fusillé, et le représentant du président dut pour éviter la mort, donner 30 piastres provenant de la capitation et 30 autres de sa poche.

*Cabezera de Teposcolula.*—Cet endroit fut pillé le même jour depuis sept heures du soir jusqu'à onze heures ; les portes des maisons qui étaient fermées furent brisées ; beaucoup d'hommes et de femmes qui se refusaient à donner leur vêtements, reçurent des blessures légères ; quelques-uns restèrent entièrement nus ; beaucoup de femmes et de filles furent violées, entre'autres une très honorable et vertueuse femme, qui, après avoir été forcée, fut frappée de coups d'épée et jetée dans une mare, d'où elle échappa miraculeusement.

Tous les objets des Tiendas et ce qu'ils ne purent enlever fut brisé et le butin chargé sur des animaux qu'ils prirent également ; ils rompirent le tabernacle de l'église, prirent des vases sacrés et les étoles. Ils donnèrent quatre coups de fusil au regidor, Miguel Reventeria, parce que, avec quelques habitants, il faisait feu sur les envahisseurs.

*San Andres de la Laguna.*—Le 12, à trois heures du matin, l'ennemi entra dans le village, l'église et la population furent volées ; il exigea la capitation du commissaire.

*Magdalena Canadalteque.*—Là, ils volèrent également le saint-sacrement de l'église et tous les objets d'argent ; ils exigèrent du commissaire la capitation depuis le mois d'août jusqu'au mois de décembre, et comme il ne pouvait se procurer cet argent de suite, ils l'emmenèrent prisonnier à Chilapilla, où ils lui rendirent la liberté parce que les habitants de son village apportèrent la capitation mentionnée.

*Tamazulapa.*—Les cavaliers répandus dans le village depuis trois heures de l'après-midi, le même jour, volèrent avec tant d'acharnement, que la maison où était logé Diaz lui-même ne fut pas respectée, malgré ses efforts. Outre les animaux de la population, ils prirent des bêtes que des commerçants avaient amenées sur la place, et qu'ils emmenaient chargées à Huajuapam ; ils blessèrent quelques personnes qui refusaient de les suivre, après leur avoir ôté jusqu'aux vêtements qui les couvraient. Ils fusillèrent le commandant du détachement de la troupe de Trujeque, et ils emmenèrent prisonniers les quatorze hommes qui le composaient.

*Chilapilla.*—Bien qu'ils eussent été logés dans ce village, ils le volèrent et violèrent des femmes mariées et des filles. De là, on envoya 100 cavaliers, sous le commandement de Avalos, au village de.

*Jucusaca.*—Où ils pénétrèrent dans la nuit du 13 ; ils y commirent quelques vols et de là allèrent à Tlajiaca.

*Tlajaca*.—Dans cet endroit, où ils sont encore, ils furent reçus par les habitants avec beaucoup d'enthousiasme, et retrouvèrent beaucoup d'effets de leur troupe.

*Huajuapam*.—Le gros de la force attaqua le 15, à sept heures du soir, cette ville ; ils incendièrent 230 maisons des limites de la population, après les avoir saccagées ; mais comme ils furent repoussés le 16, à deux heures du matin, après avoir souffert une légère déroute, la plus grande partie de la force ennemie se dirigea sur Silacayopan, passant par Jucatan, où ils volèrent comme d'habitude.

Yanhuitlan, 22 janvier 1865.

*Le préfet du district,*

ANTONIO HÉRRERA.

Vu et transmis.

*Le préfet supérieur politique du département,*

J. P. FRANCO.

Les rapports qui affluaient au ministère de la guerre étaient presque aussi pleins de sombres détails. Quelques honnêtes gens en témoignaient leur profonde horreur, entre autres, le général Juariste de Léon, qui le 14 août 1864, dans une conversation avec le correspondant de la *Tribune* de New-York, après avoir énuméré les forces dont disposait son parti, et en avoir nommé les principaux chefs, lui avouait candidement :

—Tous les généraux de ces bandes, Negrété, Garcia, Escobedo, Riva Palacio, Hijinoza, devraient être pendus !”

Mais à part ces quelques nobles exceptions, personne ne s'étonnait, et quand le 12 août 1865, la nouvelle se répandit que ce même Félix Diaz, cité plus haut, s'était emparé par surprise de la ville de Tehuacan, avec l'aide de son collègue en banditisme, Figueroa, et qu'il avait fait passer par les armes une partie de ses prisonniers après avoir prélevé \$100,000 sur la malheureuse cité, tout le monde trouva que cette singulière manière de mettre en pratique les notions qu'un militaire doit avoir du droit des gens, était la chose la plus naturelle du monde.

Seule l'armée Française, rongait son frein en silence, et tâchait de se faire illusion et d'oublier ce qui se passait autour d'elle, en accomplissant des faits d'armes incroyables. Le 28 mai 1865, 70 Chasseurs d'Afrique traversaient à deux reprises différentes les camps de Pesquiera et de Morales, mettant en déroute 2500 hommes, et plus tard le 81ème de ligne dévorait une marche de 70 lieues en quatre jours et quatre nuits. Mais tous ces miracles de

stratégie et de courage n'atteignaient pas encore l'énergie qu'il fallait au soldat, pour se ployer à la terrible exigence de la discipline, car la consigne se dressait encore là, sévère et implacable :

— Patientez, patientez toujours !

### III.

Pourtant, elle devait sonner l'heure où ce vase trop plein allait déborder. Depuis trois ans le sang de la France était là qui coulait inutilement, pour la régénération de cette race maudite. Bien de nobles intelligences, bien des officiers pleins de jeunesse et d'avenir étaient tombés le long de ses étapes sans haltes, qui se faisaient à la poursuite d'un ennemi insaisissable. Les croix de bois du chemin commençaient à se grouper trop nombreuses, et autour du feu de chaque bivouac, dans la chambrée de chaque caserne s'élevaient des murmures contre la politique de l'Empereur Maximilien, toujours inclinant vers la douceur et la clémence, et faisant avec ce système philanthropique, des amnistiés de la veille les bandits du lendemain.

Durant les six mois que ces réclamations durèrent, l'Empereur pressé et entouré par les clameurs de l'armée résista toujours, et essaya d'é luder par tous les moyens possibles, la terrible mesure de rigueur que les circonstances exigeaient de sa fermeté. Son bon cœur se révoltait rien qu'à l'idée de la promulgation d'une mise hors la loi, et pourtant il fallait obéir. C'était la voix de la France qui parlait, et comment refuser cette France qui, elle, n'avait pas marchandé son sang lorsqu'il s'était agit de le faire jaillir au milieu des ravins arides, des gorges sauvages, de cet Empire fondé par elle ? Comment refuser la France, lorsque chaque crête des Andes gardait encore le souvenir des ondulations de son drapeau, lorsque 20,000 de ses soldats avaient suffi pour chasser de leurs repaires les bandits de Juarez, qui fuyaient sans cesse de cimes en cimes, de défilés en défilés, sous les coups de plat de sabre et la cravache de nos chasseurs d'Afrique ? N'était ce pas à la France qu'appartenaient toutes ces croix perdues au milieu des broussailles, ces humbles croix de la route qui arrachaient un jour à Lamoricière cette sublime pensée :

— Un pauvre enfant du peuple, un frère est mort là en combattant pour son devoir : il s'est sacrifié tout entier, pour que vous puissiez un jour, sans même savoir son nom, cueillir le fruit de son courage et de son dévouement.

Il fallait donc se décider à frapper un coup suprême, et le décret

du trois octobre 1865, mettant hors la loi les brigands et les voleurs qui entouraient Juarez, fut promulgué, à la satisfaction de tout le monde, qui voyait dans cette mesure sévère le seul remède aux atrocités que commettait l'ennemi.

D'ailleurs, les temps ne pouvaient être mieux choisis pour la publication de cet édit. L'époque légale de la présidence de Juarez venait d'échoir, et la nouvelle s'accréditait à Mexico, que le chef dissident se préparait à quitter le territoire de l'Empire. La proclamation suivante, dans laquelle la situation était parfaitement définie. précédait le décret :

Mexico, 2 octobre 1865.

Mexicains,

La cause qu'a soutenue avec tant de courage et de constance, don Benito Juarez, avait déjà succombé, non-seulement devant la volonté nationale, mais aussi devant la loi même que ce chef invoquait à l'appui de ses titres. Cette cause avait dégénéré en guerre de bandes. Aujourd'hui cette guerre même est abandonnée par le fait que son chef est sorti du territoire de la patrie.

Le gouvernement national a été longtemps indulgent ; il a prodigué sa clémence, pour laisser aux égarés, à ceux qui ne connaissent pas les faits, la possibilité de s'unir à la majorité de la nation et de rentrer dans le chemin du devoir. Il a atteint son but : les honnêtes gens se sont groupés sous sa bannière et ont accepté les principes justes et libéraux qui guident sa politique. Le désordre n'est maintenu que par quelques chefs égarés par des passions qui n'ont rien de patriotique, et, avec eux, par des hommes démoralisés qui ne sont pas à la hauteur des principes politiques, ainsi que par la soldatesque sans frein, qui reste toujours comme dernier et triste vestige des guerres civiles.

Désormais, la lutte ne sera plus qu'entre les hommes honorables de la nation et les bandes de criminels et d'aventuriers. L'indulgence cesse dès aujourd'hui, car elle ne profiterait qu'au despotisme des bandes, à ceux qui incendient les villages, à ceux qui volent et qui assassinent des citoyens pacifiques, de malheureux vieillards et des femmes sans défense.

Le gouvernement, fort dans sa puissance, sera désormais inflexible pour le châtement, ainsi que le réclament les droits de la civilisation, ceux de l'humanité et les exigences de la morale.

MAXIMILIEN.

Toute la bonté, toute la grandeur d'âme de l'empereur se révèlent dans les deux lignes, où il traite celui qui devait l'assassiner vingt mois plus tard, avec tant de courtoisie et de délicatesse. Du reste en se prêtant à la pénible exigence de la position où le plaçait l'opinion publique, surrexcitée par les cruautés et la barbarie des guérillas, il avait essayé autant que possible à en pallier les tristes résultats, et une porte de salut était ouverte à ceux que l'amour du pillage et de la guerre civile n'avait pas encore rendus maniaques. L'article du pardon était conçu en ces termes :

“ Art. 14. Amnistie est accordée à tous ceux qui ont appartenu ou appartiennent à des bandes armées, s'ils se présentent à l'autorité avant le 15 novembre prochain, pourvu qu'ils n'aient commis aucun autre délit, à compter de la date de la présente loi.

“ L'autorité recueillera les armes de ceux qui se présenteront pour jouir des bénéfices de l'amnistie.”

Cet empereur que son extrême indulgence allait placer sous les balles de ses féroces antagonistes ; cet empereur que la presse étrangère allait désormais insulter et calomnier à son aise ; ce Hapsbourg auprès duquel Caligula, Néron, Commode n'auraient posé qu'en tourterelles, avait poussé la complaisance jusqu'à battre un sentier de retour “ à ceux qui incendient des villages, à ceux qui volent et qui assassinent des citoyens pacifiques, de malheureux vieillards et des femmes sans défense !”

Qu'il y avait loin entre cette magnanimité et l'implacable animosité que déployait dès les débuts de l'expédition—pendant que les correspondances s'échangeaient entre les plénipotentiaires Français, Espagnols et Anglais—le gouvernement de Juarez. “ Au lieu de répondre, disait au Sénat l'honorable M. Billault, aux espérances que ces négociations pouvaient donner, Juarez prenait avec l'énergie d'une tyrannie qui ne recule devant rien, les mesures les plus violentes pour étouffer à l'intérieur toute manifestation de l'opinion qui pouvait lui créer des difficultés. Il rendait dans ce but un décret qui restera comme un monument de la tyrannie la plus sanguinaire. La peine de mort y était écrite dix-sept ou dix-huit fois. Tout étranger détenteur d'une arme était puni de dix ans de galère, tout Mexicain entre les mains duquel une arme était trouvée, était condamné à mort !”

Et celui dont il avait à se venger contre un gouvernement antérieur, Juarez ; n'avait plus, comme ici l'Empereur, à invoquer la révolte, la résistance et le pillage contre l'autorité établie. Le seul fait de ne pas avoir partagé les idées libérales, étaient puni de mort. Ce document qui date du 12 juillet 1866, c'est-à-dire quatre mois avant le départ d'Europe de l'intervention française,



est trop précieux pour que je ne me permette pas de le citer aux admirateurs du républicanisme en Amérique : Il est signé par un homme qui occupe aujourd'hui la position de Juge à la Cour Supérieure de Mexico !

“ Le citoyen Pedro Ogazon, gouverneur constitutionnel de l'Etat libre et souverain de Jalisco, à ses habitants fait savoir que :

“ En vertu des amples facultés dont je suis investi, j'ai décrété ce qui suit :

“ Art. 1.—*Tous les individus* qui, sous le titre de chefs, officiers et soldats volontaires auront servi la réaction, et qui resteront sur le territoire de l'Etat, sans une permission expresse de ce gouvernement, huit jours après la publication de cette loi, seront réputés conspirateurs récidivistes et *passés irrémissiblement par les armes*, avec les seules formalités exigées par les articles 5 et 6 de la loi du 6 décembre 1856.

“ Art. 2.—*Les employés civils* qui, en raison de leur rang auraient encouru quelque responsabilité en servant la réaction, et qui auront continué à se mettre en hostilité, de quelque manière que ce soit, avec le gouvernement, sont compris dans l'article antérieur.

“ Art. 3.—Les conspirateurs contre l'ordre constitutionnel seront jugés selon l'ordonnance générale de l'armée et punis conformément à la loi du 6 décembre 1856.

“ Art. 4.—Ce décret sera appliqué dans cette capitale par l'état-major général de la division, et dans les chefs-lieux de canton, par les commandants militaires.

“ Art. 5.—Les autorités auront à répondre de la non exécution de cette loi, dont l'application leur est confiée.

“ Et pour que tous les habitants de l'Etat n'en ignorent et que cette loi reçoive son plus ponctuel accomplissement, j'ordonne qu'elle soit imprimée et expédiée à qui de droit.”

Donné à Guadalajara, le 12 juillet 1861.

Signé : PEDRO OGAZON.”

Comme on le voit, dès les commencements de son avènement au fauteuil présidentiel, Juarez avait fait augurer par ses serviles satellites, l'ère du meurtre que devait clore si consciencieusement son ami Escobedo. Néanmoins, jusqu'au 3 octobre on ne s'était étudié paraît-il, qu'à se façonner la main, car l'apparition du décret de de l'Empereur, fut le signal d'une recrudescence de cruautés jusqu'alors inconnues, dans les annales des révolutions mexicaines.

On se cachait autrefois derrière un semblant d'autorité quelconque, pour mieux piller et assassiner. Maintenant on faisait tout

simplement le mal pour le mal. Ces hideux visages de guerilleros s'étaient remis à promener leur métier au grand air, et partout où leurs figures démasquées passaient elles suaient le sang et semaient le long de leur route des crimes sans noms.

#### IV.

Le 7 octobre 1865, quatre jours après la promulgation de l'édit de l'Empereur, un convoi de chemin de fer allant de Vera Cruz à Passo del Macho était jeté hors des lisses par une troupe de 100 cavaliers et 300 fantassins. Quarante coups de feu allaient cribler le mécanicien, le chauffeur et un passager, puis après cette prouesse, écrit le chevalier Masseras, au *Courrier des Etats-Unis*, la bande fit descendre tout le monde des wagons, et s'achemina vers les montagnes en compagnie de sa capture.

“ Après une marche d'une demi-heure, le chef ordonna la mise en liberté des femmes et des enfants, puis continua avec le reste des passagers. Au bout de trois heures d'une course pénible, la bande fit encore halte, et là on procéda au *triage* par nationalité. Les hommes furent placés sur un rang, et selon qu'ils appartenaient à telle ou telle nation, classés de telle ou telle façon. Le dépouillement terminé, tous furent renvoyés, à l'exception des Français, retenus prisonniers.”

Ils étaient au nombre de 14, cinq officiers, sept sergents et deux particuliers, et pendant deux heures, ils ne s'occupèrent plus qu'à inventer toutes sortes de tortures pour lasser le courage de ces malheureux. “ La plume se refuse, à décrire les horreurs barbares commises sur ces militaires désarmés. La décence même impose le silence, et ce ne fut qu'après avoir subi le sort d'Abélard, et être restés dans cette situation quelques heures, qu'ils furent achevés à coup de hachette et mis en pièces. Leurs cadavres honteusement mutilés étaient retrouvés à quelques jours de là au fond d'un ravin.”

Voilà, continue M. Masseras, les brigands pour lesquels la presse étrangère réclame notre pitié.

Faire dérailler un convoi, semer la mort parmi des voyageurs inoffensifs, c'était là un acte de guerre d'un nouveau genre. Et pourquoi cet atroce expédient ? Avait-on au moins l'excuse d'avoir voulu empêcher un grand mouvement stratégique ? Rien de pareil. Le convoi portait à peine une douzaine de soldats, qu'on s'était donné l'infâme plaisir de massacrer. Il est vrai que, pardessus le marché, on avait pillé et rançonné le plus possible. Voilà comment les pré-

tendus défenseurs de la nationalité mexicaine entendaient le progrès et la guerre loyale !

Les philanthropistes sont bien venus à réclamer les prérogatives des belligérants pour de pareils misérables, et dire que c'était encore sous l'influence de l'horreur profonde que lui avait causé la nouvelle de cette tuerie, que l'Empereur dépêchait au général Mendez l'ordre d'épargner les chefs de bandes Orteaga et Salazar, qui n'auraient jamais été exécutés, sans un retard de l'estafette apportant l'ordre de faire grâce.

La mort de ces deux généraux faisait écrire à un officier Belge au service du Mexique, les lignes suivantes :

“ Pour en finir une fois pour toutes avec le principal grief imputé à l'empereur Maximilien (je veux parler de l'exécution d'Orteaga, de Salazar, de Villagomez et de Diaz Paracho), je me permettrai de faire remarquer que six semaines avant d'être fait prisonnier à Santa-Anna-Amatlan par le général Méndez, le général Orteaga avait emporté la pille d'Uruapan et en avait fait la garnison impériale prisonnière. Le commandant de la garnison, le colonel Lemus, vieillard de 63 ans, et le préfet politique Paz Gutierrez furent fusillés, non-seulement *sans jugement*, mais il ne leur fut pas accordé une demi-heure de répit pour écrire à leur famille.

Orteaga et ses principaux officiers furent conduits à Uruapan et fusillés au même endroit où six semaines auparavant étaient tombés le colonel Lemus et le préfet politique Paz Gutierrez. Ils ont donc été exécutés par *voie de représailles* et non d'*après les ordres de l'empereur*.<sup>1</sup>

La justice de Dieu avait ici devancé la clémence de Maximilien, sans pourtant ralentir un seul instant l'inondation de lâchetés qui grondait de toutes parts.

Quelque temps après le coup de main de Paso del Macho, au mois de décembre 1865, le village de San Juan de Guadeloupe, dans l'état du Durango, était pillé par 300 guerilleros sous les ordres de Jesus Herrera, qui non content de cela, faisait massacrer une grande portion des habitants de ce bourg. A Mexico, le 18 du même mois, on découvrait un complot tramé dans le but d'attenter à la vie du ministre de la guerre. Dans le Sinaloa, Corona battait les environs de Mazatlan, et arrivé à Noria, petite ville forte d'une population de 6.000 âmes, la rasait jusqu'à sa cathédrale, après avoir

<sup>1</sup> M. Walton qui a assisté au combat de Tacambaro ajoutait encore : “ A Tacambaro, dans la nuit du 11 avril 1865, les premières paroles d'Orteaga, après avoir entendu du général Regules les détails du combat, furent celles-ci : *Pues bien, que los fusillan manana por las siete*. (C'est bien, qu'on les fusille (les officiers) demain à sept heures du matin). C'est grâce à la généreuse énergie de Regules que nous eûmes la vie sauve. (NOTE DE L'AUTEUR.)

tout réduit en cendres. Carbajal allait de villes en villes, de villages en villages, traînant partout avec lui la terreur, le viol et la torche de l'incendie. Au village de Paredon, entrant dans l'église au moment où l'on y baptisait le fils de l'alcade, nommé par le gouvernement impérial, il demandait la permission de lui servir de parrain, puis une fois la cérémonie accomplie, brisait le front de son filleul sur le marbre des fonts baptismaux.—Canalès en compagnie de ce monstre s'amusait à prélever à Monterey de l'argent et des impôts au nom de Juarez, puis après eux passait Escobedo qui, au grand ébahissement des prêteurs, déclarait les emprunts nuls, au nom des pouvoirs discrétionnaires que lui conférait la république. La rage du mal était devenue si grande que les misérables allaient jusqu'à se condamner entre eux, et choisissant le moment où Canalès était occupé à faire fusiller les habitants de Camargo, son frère le colonel Modesto Canalès, était pendu pour brigandage par le trop susceptible Escobedo. Juarez lui-même, ce président modèle, qui dans sa soif de lucre, n'avait pas eu honte de penser à démembrer son pays, et à offrir en vente aux Etats-Unis deux de ses plus belles provinces, ne voulait guère rester en arrière pendant cette course au clocher de banditisme ; il passait les vingt premiers jours de janvier 1866, à lever impôts sur impôts dans le Chihuahua. Le 4 mars 1866, un brave officier de la Légion Etrangère, M. le baron de Briand, attiré au milieu d'une embuscade de 300 hommes, se faisait tuer, au moment où soixante-et-trois de ses soldats étaient fait prisonniers. On les épargna il est vrai, mais ils n'avaient que la plus vile des nourritures, leurs uniformes n'étaient plus que des haillons, ils allaient pieds nus, et leurs gardiens les menaient à coups de crosse de fusils comme un vil troupeau.—Un jour Cortina fatigué de les tourmenter, les fit former en ligne de bataille et leur annonça qu'ils seraient nourris, habillés et soldés libéralement, s'ils voulaient servir la République, qu'autrement ils allaient être fusillés dans les vingt-quatre heures. Tous refusaient d'une seule voix, et ce courage faisait une telle impression sur leur bourreau, que pour la première fois de sa vie, il devenait clément et donnait l'ordre de les épargner.

Les dignitaires étrangers n'étaient plus même à l'abri du poignard. Le quatre mars 1866, la légation Belge se voyait attaqué dans la montagne du Rio Fio, et l'un de ses attachés, M. le baron d'Huart tombait frappé d'une balle au front. Quelques mois auparavant, un officier suédois les grandes espérances, M. Borgenstroll, qui venait de terminer son stage dans l'armée Française, avait eu le même sort sur la route de Queretaro à Mexico.

De la Sonora au Michoacan, le Mexique n'était devenu qu'une

vaste mare de sang. La tranquillité n'était plus trouvée que dans les rares endroits protégés encore par les plis du drapeau de la France, de ce drapeau qui venait de recevoir l'ordre de s'en retourner flotter sur le sol de la patrie. A mesure qu'il se retirait, on voyait les familles entières, s'asseoir auprès des ruines fumantes de leurs habitations, puis sangloter amèrement sur les cadavres de leurs enfants assassinés. Les lueurs rougeâtres de l'incendie annonçaient partout les progrès que faisaient les terribles bandes ; la mare de sang allait grandissait toujours, et quand le dernier peloton d'arrière-garde fut embarqué, quand le dernier clairon eût jeté sa dernière fanfare à l'écho des Cordillères, une immense clameur s'éleva des ruines de ce pays de la malédiction.

La révolution venait de lutter avec les principes du droit et la sainteté de la justice. A force d'ignominies et de lâchetés elle avait réussi à les navrer de dégoût, et maintenant qu'ils partaient, elle riait aux éclats, en contemplant l'immense champ qui allait être ouvert à ses appétits sanguinaires.

## V.

Tant que la France avait été là, les ombres sanglantes projetées par le stylet du brigand embusqué, étaient venues se confondre et s'éteindre sous les reflets de gloire que jetaient au loin les incroyables faits de guerre qu'elle y accomplissait. Nonobstant cela, la presse étrangère s'était tellement efforcée de défigurer nos moindres actions, qu'il se pouvait trouver encore de par le monde, quelques bonnes âmes croyant toujours à la générosité républicaine. On ne courait plus aucun danger de les en désabuser, puisque nos transports glissaient rapidement sur l'Atlantique, et comme le Mexique était assez indépendant pour se passer de la sympathie des honnêtes gens, il se remit donc au plus vite à son œuvre de prédilection. Cent soldats Français faits prisonniers à San Jacinto étaient massacrés de la manière la plus barbare possible. Formés par peloton de quinze, chaque escouade marchait au supplice, trouvant sous ses pieds les corps mutilés des quinze camarades précédents ! Porfirio Diaz se ployait aux idées du jour en faisant exécuter à Puebla 63 prisonniers de guerre. A San Louis de Potosi on en faisait autant, et petit à petit le chemin de sang se dirigeait vers ces illustres victimes de Quérétaro, qui devaient tomber bientôt, en expiation pour tant de monstruosités et de crimes épouvantables.

Mais à quoi cela servirait-il d'épuiser l'immense torrent d'infamies qui est descendu pendant six ans le long du flanc des Cordil-

lières ! Depuis longtemps les cœurs droits sont convaincus de la sainteté de la mission que nous avons à remplir là-bas, sans qu'il y ait besoin de fouiller plus avant, au milieu de toutes ces poitrines trouées de balles, de toutes ces chairs sanglantes.

Les défenseurs même du juarisme ont dû sentir leurs nerfs se crispier d'indignation, en voyant quels auxiliaires l'histoire leur donnait pour faire pencher en leur faveur la balance de l'iniquité.

Le général Mendez vendu pour six dollars par une prostituée, Méjia fusillé par Escobedo à qui il avait sauvé la vie, le cadavre de Vidaurri tout bleui de coups de pied, et les cheveux blancs maculés d'immondices, le général O'Haran déchiré et mutilé par une populace animée, Miramon exécuté, malgré une blessure mortelle ; les illustrations et les respectabilités d'un parti, trop grand pour exister au milieu d'un atmosphère aussi empesté, fusillées au coin des bornes et des carrefours, seront autant d'obstacles qui un jour ou l'autre feront trébucher le Mexique dans sa tombe.

Seulement avant de s'y coucher, il a tenu à laisser aux peuples de la terre un souvenir inaltérable. Pendant longtemps il a tâtonné autour de lui pour se choisir une victime qui fût aussi noble que ses aspirations étaient fangeuses et ravalées. N'en trouvant pas près de lui, et craignant que sa réputation de lâcheté ne parvint pas au-delà des mers, il est venu en Europe, au centre de la civilisation se choisir un Empereur au milieu des princes les plus éclairés et les plus intelligents de l'époque. Il l'a acclamé sur ses rives, lui a mis une couronne sur la tête et un sceptre à la main ; il l'a flatté et adulé, puis voyant que ses idées de progrès et de morale chrétienne commençaient à se propager parmi les masses, il a jugé le moment favorable. Alors, il s'est trouvé là, un Lopez pour soupeser ce que le poids de cet empereur valait en onces d'or ; un Escobedo était debout à la porte de cette tente désertée pour recevoir l'épée et quand on n'eût plus rien à craindre de lui, quand tout le monde fût bien persuadé qu'il avait été désarmé, quand il eût été jugé par les membres d'un soit disant conseil de guerre, dont le plus âgé avait vingt-trois ans, Juarez se leva au nom du libéralisme démocratique, et ne pouvant encore se décider à regarder bien en face le roi martyr, de peur qu'il ne vit une parcelle de la noirceur de son âme se réfléchir dans la sérénité de cet œil bleu qui allait s'éteindre, dépêcha froidement cinq bourreaux sur le herro de la Campano, puis là, le fit lentement assassiner.

Ainsi se fait la guerre au Mexique.

SCENES  
DE LA  
GUERRE DE L'INDEPENDANCE DU MEXIQUE.

---

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

---

CHAPITRE PREMIER.

LE CURÉ DE CARACUARO

Plus d'un an après sa première explosion, c'est-à-dire à la fin de l'année 1811, il en était de l'insurrection mexicaine comme d'un de ces incendies qui éclatent tout à coup au milieu des immenses savanes ou des vastes forêts d'Amérique, et dont la main de l'homme est parvenue à isoler le foyer. En vain les flammes jaillissent de tous côtés et cherchent un aliment à dévorer, le vide s'étend autour d'elles; bientôt le craquement des grands arbres ou le pétilllement des hautes herbes cesse de se faire entendre, et tout s'abîme sous un nuage de fumée qui s'élève d'un monceau de cendres noires.

Telle avait été l'insurrection suscitée par le prêtre Hidalgo. Du petit bourg de Dolorès, elle s'était propagée avec rapidité d'un bout à l'autre du royaume de la Nouvelle-Espagne; mais bientôt les chefs, Hidalgo lui-même en tête, avaient été pris et fusillés. Graduellement resserrée par les armes espagnoles et par les efforts du

général don Félix Calleja, elle se trouvait concentrée sur un seul point, la place de Zitacuaro, où commandait le général mexicain don Ygnacio Rayon. Là s'était établie une junte qui organisait un simulacre de gouvernement indépendant de la métropole, et lançait des proclamations aussi impuissantes que les lueurs de l'incendie maîtrisé.

Mais si cet incendie est l'œuvre des passions de l'homme, s'il est le résultat d'une volonté ferme et bien arrêtée, et non celui d'un cas fortuit, on doit s'attendre à le voir éclater de nouveau sur un autre point de la forêt ou de la savane. Ce fut ce qui ne manqua pas d'arriver. Un autre champion de l'indépendance, plus obscur, s'il est possible, à son début, que ses prédécesseurs, allait apparaître sur le théâtre ouvert par eux, avec un éclat qui devait éclipser celui dont ils n'avaient brillé qu'un instant.

C'était le curé de Caracuaro, celui que les historiens n'appellent aujourd'hui que l'illustre Morelos (*el insigne Morelos*.)

Les historiens mexicains ne précisent pas la date de la naissance de don Maria Morelos y Pavon. Je ne crois pas cependant me tromper en affirmant, d'après les portraits que j'ai vus de lui et en rapprochant les dates les unes des autres, qu'il devait avoir de trente-huit à quarante ans lorsque la révolution éclata dans le village de Dolorès. Il serait donc né de l'année 1773 à 1775, dans un endroit appelé Trahuejo, près du bourg d'Apatzingam, dans l'Intendance, aujourd'hui Etat de Valladolid, où, pour mieux dire, de *Morelia*, nom dérivé de celui du plus illustre de ses enfants.

L'unique héritage du héros futur de l'indépendance mexicaine consistait en quelques mules de charge que lui avait laissées son père. Muletier comme lui, il s'était longtemps contenté de cet humble et pénible métier, quand il lui vint à l'idée d'entrer dans les ordres sacrés. Quelle put être la cause d'une semblable résolution ? l'histoire ne le dit pas ; toujours est-il que Morelos, avec la persévérance qui le caractérisait, finit par mettre son projet à exécution.

Après avoir vendu ses mules, il se consacra tout entier, dans un collège de Valladolid, aux études rigoureusement indispensables pour atteindre le but de son ambition, c'est-à-dire quelque teinture de latin et de théologie. Quand il eut acquis ce degré d'instruction, on lui conféra les ordres ; mais Valladolid était encore un trop vaste théâtre pour le nouveau prêtre, et il se retira dans le village d'Urnepam, où il subsista péniblement à l'aide de quelques leçons de latin qu'il donnait. Sur ces entrefaites, la cure du village de Caracuaro vint à se trouver vacante.

Caracuaro était un village aussi malsain que pauvre ; personne



ne voulait d'une semblable résidence, et cependant Morelos ne l'obtint pas sans difficulté.

Ce fut dans cet exil qu'il vécut pauvre et ignoré jusqu'au moment où nous n'avons fait que l'entrevoir à l'hacienda de las Palmas.

Sous prétexte de rendre visite à l'évêque de Oajaca, mais en réalité pour fomenter l'insurrection, Morelos avait été dans la province lointaine de ce nom, et il venait de la quitter pour aller solliciter, auprès d'Hidalgo, la place de chapelain de son armée, quand nous l'avons vu prendre congé de don Mariano Silva.

Le capitaine Castanos nous a déjà fait connaître le résultat de sa démarche, dans le chapitre qui sert d'introduction à ce récit, dont le théâtre se trouve transporté, de la province de Oajaca, dans celle d'Acapulco, sur les bords de l'Océan Pacifique. Quinze mois séparent aussi les derniers événements que nous avons racontés de ceux qui vont suivre ; mais les lacunes laissées entre la première et la seconde partie se trouveront petit à petit comblées.

Dans les premiers jours de janvier 1812, quinze mois après que l'officier des dragons de la reine, le capitaine Tres-Vilas, eut quitté l'hacienda de las Palmas, deux hommes se trouvaient en face l'un de l'autre : le premier assis devant une table boîteuse, couverte de papiers et de cartes géographiques ; le second, respectueusement debout, son chapeau militaire à la main.

C'était sous la moins mauvaise et la plus vaste tente d'un camp retranché sur les bords de la rivière Sabana, à une petite distance d'Acapulco, quelques heures avant le coucher du soleil.

Le personnage assis, dont nous ne ferons pas le portrait, car on le connaît déjà, avait la tête couverte d'un mouchoir de coton à carreaux et une jaquette de batiste blanche sur les épaules : c'était le général don José-Maria Morelos, qu'on ne retrouvera pas, sans quelque surprise, commandant des troupes insurgées et assiégeant cette ville d'Acapulco, qu'on l'avait ironiquement chargé de prendre.

Toutefois, malgré les brusques changements qu'apportent les guerres civiles dans la position de certains hommes, ce n'est pas sans un grand étonnement que, dans le personnage debout et assez élégamment emprisonné dans un uniforme de lieutenant de cavalerie, nous retrouverons le timide étudiant en théologie, don Cornelio Lantejas.

Il tenait une lettre à la main et sa contenance était fort embarrassée.

“ Eh quoi ! ami don Cornelio, vous songez à nous quitter ? lui

dit le général avec un sourire de bonté qui lui fit monter le rouge au visage.

— C'est la nécessité qui m'y force, mon général ; sans quoi... Lanjetas n'acheva pas, car il mentait, et il avait honte de son mensonge : il reprit : Je ferais bon marché des intérêts de famille ; mais, je dois l'avouer à Votre Excellence, je n'ai pas de goût pour le métier de soldat ; j'étais né pour être curé, et, à présent que le succès couronne vos armes, j'ai hâte de reprendre mes études et d'entrer dans la carrière vers laquelle me poussent mes inclinations.

— *Viva Cristo!* s'écria Morelos, vous êtes un trop vaillant champion de l'église militante pour que je vous laisse ainsi partir. Comme ce brave d'un roi de France, dont je ne me rappelle plus bien le nom, vous seriez homme à vouloir vous pendre, si je prenais Acapulco sans vous. Je refuse. Cela vous contrarie, je le vois, ajouta le général pour alléger le désappointement de l'officier. Je refuse, parce que je suis trop satisfait de vos services ; vous êtes le premier soldat qui se soit joint à moi. Savez-vous ce qu'on dit ? que les trois plus braves de notre petite armée sont don Hermenegelo Galeana, Manuel Costal et vous. Et tenez, ce qui vous rend encore plus digne de mon affection et de mon estime, c'est que vous choisissiez précisément pour me quitter le moment où la fortune semble me combler, de plus de faveurs, tout à l'opposé de ceux qui ne quittent que des amis malheureux. Le capitaine don Francisco Gonzalez a été tué à l'affaire de Tonaltepec, vous le remplacerez ; allez, capitaine !!”

Le nouveau capitaine s'inclina en silence.

Nous dirons tout à l'heure quelle fatalité avait jeté l'étudiant sous la bannière de l'insurrection, et comment, par suite d'apparences dont tant d'autres se trouvent si fréquemment victimes, et qu'il trouvait d'une partialité désespérante à son égard, le pacifique Lanjetas se voyait transformé en un guerrier d'importance, dont l'insurrection et le vice-roi se disputaient le bras. Il allait sortir, quand Morelos se ravisa.

— Restez, capitaine, lui dit-il ; j'ai encore à vous parler. Vous avez, m'a-t-on dit, des relations de famille à Tehuantepec ; j'ai besoin, pour remplir une mission là-bas, d'un homme d'action et de bon conseil ; j'ai pensé à vous pour vous y envoyer, toutefois quand j'aurai pris Acapulco, ce qui, j'espère, ne tardera pas.

Au moment où le capitaine allait apprendre de la bouche du général quel était le but de cette mission de confiance dont il avait commencé à s'ouvrir à lui, un troisième personnage de notre connaissance entra dans la tente ; c'était l'Indien Manuel Costal. Il

était accompagné d'un inconnu. Don Cornelio voulut se retirer de nouveau.

— Vous n'êtes pas de trop et vous pouvez tout entendre, lui dit Morelos.

— Voici le général ! dit Costal en montrant le curé à l'Espagnol, car c'en était un.

Celui-ci considéra un instant, non sans surprise, le personnage si simplement vêtu, qui cependant n'en était pas moins le général dont la renommée commençait à s'occuper.

Bien que cet inconnu parût doué d'une aisance imperturbable et presque voisine de l'effronterie, il attendit, après avoir salué Morelos, que celui-ci lui permit de parler.

— Qui êtes-vous, mon ami ? et que me voulez-vous ? dit le général.

— Puis-je parler en toute confiance ? reprit l'Espagnol. Cet homme, et il désignait l'Indien, que j'ai trouvé philosophant sur la grève, m'a dit que sa parole valait, près de Votre Seigneurie, un sauf-conduit de parlementaire, et je me suis décidé à le suivre.

— Costal a été le premier clairon qui, avec la trompe marine que vous lui voyez, a sonné le boute-selle des vingt cavaliers qui composaient jadis mon armée. Parlez ; ma parole confirme la sienne.

— Avec l'agrément de Votre Seigneurie, je me nomme Pépé Gago ; je suis Galicien, et de plus, commandant d'une batterie dans la citadelle d'Acapulco, qu'il vous plairait de prendre, si je ne me trompe.

— C'est un plaisir que je compte me donner d'ici à peu de temps.

— Votre Seigneurie confond peut-être, reprit l'artilleur ; vous prendrez la ville d'Acapulco quand vous voudrez.

— Je le sais.

— Mais vous ne la garderez pas, tant que nous serons maîtres de la citadelle.

— Je le sais.

— Alors, nous sommes près de nous entendre.

— C'est pourquoi je dédaigne de prendre la ville et veux m'emparer de la forteresse ; nous entendons-nous toujours ?

— Plus que jamais, car c'est précisément le fort, que vous ne dédaignez pas, que je veux vous donner ; je n'ose pas dire vous vendre, puisque, à vrai dire, mon prix sera si modéré que c'est un véritable cadeau. Et, à ce propos, Votre Seigneurie est-elle en fonds ?

— Vous devez en savoir quelque chose ; mais, au cas contraire, je veux bien vous dire qu'outre les sept cents fusils, les cinq pièces de canon, je ne parle pas des huit cents prisonniers que je lui ai faits, j'ai pris au commandant espagnol Paris la somme de dix mille

piastres, c'est-à-dire de quoi payer dix fois le prix d'une citadelle que j'aurai pour rien.

—N'y comptez pas ; les vivres ne nous manqueront jamais. L'île de la Roqueta...

—Je la prendrai d'abord !

—Nous sert de port de débarquement pour les provisions que nous apportent les navires qui, au besoin, viendraient décharger leurs sacs de farine, sous vergues, dans le fort. Cependant, pour en finir, Votre Seigneurie vient de fixer elle-même le prix à mille piastres. N'avez vous pas dit que vous avez pris dix mille piastres, c'est-à-dire dix fois le prix de la citadelle ? Malheureusement, je ne puis avoir l'honneur de vous la vendre qu'une fois.

—Mille piastres comptant ? dit le général en fronçant le sourcil.

—Non ; quel gage auriez-vous alors de ma parole ? trois cents piastres à présent, et le reste à la livraison.

—C'est entendu ; et quels sont vos moyens ?

—Je suis de garde à la porte, demain, de trois à cinq heures du matin. Un falot sur le pont d'Hornos, en face du fort, pour m'avertir, un mot d'ordre et votre présence ; ce sera l'affaire d'un instant. Je présume que Votre Seigneurie ne cédera à personne l'avantage de s'emparer du fort ?

—J'y serai en personne, dit Morelos ; quant au mot d'ordre, le voici.

Le général passa au Galicien un papier sur lequel il écrivit deux mots que ni Costal ni Lantejas ne purent lire.

Puis, après une assez longue conférence à voix basse, Pépé Gago allait se retirer, lorsque Costal s'avança vers lui et lui mettant la main sur l'épaule :

—Ecoutez, Pépé Gago ! dit-il avec force, c'est moi qui répons ici de vous ; mais je jure par l'âme de ce cacique de Tehuantepec, dont j'ai l'honneur incontesté de descendre, que, si vous nous trahissez, dussiez-vous comme le requin vous cacher au fond de la mer, vous retirer comme le jaguar au fond des bois, vous n'échapperez pas plus que le jaguar ou le requin à ma carabine ou à mon couteau. Tenez-le-vous pour dit.

L'artilleur protesta de nouveau de sa bonne foi et se retira ; quand il fut parti :

—Je verrai, acheva Morelos en s'adressant à don Cornelio, à vous signer un congé de la forteresse d'Acapulco, mais pour quelques jours seulement. Là aussi, nous reparlerons de la mission pour laquelle je compte sur vous. Allez, en attendant, vous reposer, et la nuit prochaine, à quatre heures du matin, je conduirai moi-même un détachement de nos hommes vers le fort. Comme

il est bon que personne que nous ne sache nos conventions avec Gago, vous et Costal placerez sur le pont d'Hornos le falot dont la lumière est le signal convenu de l'approche de nos troupes.

Le château fort d'Acapulco est situé sur le bord de la mer, à quelque distance de la ville.

Des précipices profonds, à la base desquels on entend gronder l'océan, s'ouvre autour de la forteresse. L'un de ces *voladeros*<sup>1</sup>, à la droite de la citadelle, s'appelle le *voladero de nos Hornos* ; un pont étroit, le pont d'Hornos, joint les deux bords du précipice.

Dès le matin, pendant que le camp, mis sur pied à l'improviste par ordre du général, était encore dans la confusion du réveil et qu'un fort détachement prenait les armes, sans que les soldats qui le composaient sussent où on allait les conduire, le capitaine Lantejas et Costal prirent le chemin de la mer. Il y avait encore au moins deux heures à attendre le lever du soleil, et c'était plus qu'il ne fallait pour exécuter le coup de main concerté à l'avance.

La nuit était sombre ; le fort et la ville semblaient ensevelis dans le plus profond sommeil, à en juger par le silence qui permettait d'entendre au loin le murmure sourd de la mer sur la grève.

Les deux hommes longèrent avec précaution les murailles noircies du fort, puis, après un quart d'heure de marche environ, ils commencèrent à gravir les hauteurs en s'éloignant de la plage. Costal marchait devant don Cornelio, et ce ne fut pas sans peine, ni sans danger de rouler des flancs du précipice dans la mer, qu'ils atteignirent enfin le pont d'Hornos.

L'Indien battit le briquet et alluma une torche de résine qu'il enferma dans un falot ; puis il le suspendit, la lumière tournée vers le fort, à un poteau qui se trouvait au milieu du pont : c'était, on l'a dit, le signal convenu avec l'artilleur galicien. Comme leur rôle se bornait là, tous attendirent que la lueur du falot fit savoir à Morelos et à Gago que tout était prêt.

De la hauteur où ils se trouvaient, le capitaine et l'Indien dominaient une vue immense ; le fort, la ville et l'océan. A l'exception de la mer, tout était silencieux, et Lantejas cessa de regarder, malgré lui, la ville et le fort, pour promener ses regards sur la majestueuse étendue de la mer. Manuel Costal fit comme lui ; sur la mer aussi tout eût semblé dormir, si, de temps à autre, une traînée étincelante n'eût brillé sur la nappe noire des eaux.

— Il y a de l'orage dans l'air, dit l'Indien à voix basse, car la solennité de la scène paraissait ne pas permettre d'élever la voix.

<sup>1</sup> Précipices.

Voyez comme les requins de la rade brillent d'une lueur phosphorique sur la surface.

En effet, une demi-douzaine de ces voraces animaux croisaient comme des pirates en quête d'une proie, en décrivant des cercles lumineux semblables à ceux des mouches à feu dans les herbes des savanes.

— Quel sort, croyez-vous, serait réservé, poursuit le Zapotèque, à l'homme qui tomberait à présent au milieu de ces nageurs silencieux ? Combien de fois, cependant, quand j'étais pêcheur de perles, n'ai-je pas bravé ce danger, en plongeant en leur présence !

Don Cornelio ne répondit rien ; mais cette idée le fit tressaillir d'effroi.

L'Indien continua :

— C'est que j'étais jeune alors, et que les requins, non plus que les tigres, que j'ai chassés par profession plus tard, ne pouvaient rien contre celui qui doit vivre l'âge des corbeaux ; je vais avoir vécu bientôt un demi-siècle, et moi seul peut-être pourrais, à l'heure qu'il est, plonger parmi ces animaux carnassiers sans courir le moindre danger.

— Est-ce là le secret de votre intrépidité qui ne se dément jamais ?

— Oui et non. Cependant, le danger m'attire, comme votre corps attirerait ces requins : c'est un goût que je satisfais et non une bravade ; c'est mieux encore, je cherche à venger dans le sang espagnol le meurtre de mes ancêtres. Que m'importe, en effet, à moi, l'émancipation politique, objet de vos désirs ? Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler, quoique cela s'y rapporte.... Avant tout, regardez-là, au-dessous de vous.

Un objet étrange frappa tout à coup la vue de Lantejas et lui arracha un mouvement de terreur superstitieuse.

Costal sourit en le regardant.

Un corps noir, dont une espèce de chevelure couvrait la tête, sortait de l'eau à moitié et semblait appuyer sur la grève deux bras humains ; un instant Cornelio crut voir une baigneuse qui allait prendre pied sur le rivage.

— Quel est cet être étrange ? demanda-t-il à Costal avec un certain malaise, en entendant comme une plainte douloureuse s'échapper de la bouche de cet objet dont il ne pouvait définir la nature ; car, si la forme de son corps rappelait celle de la femme, sa voix n'avait rien d'humain.

— C'est un lamentein, répondit l'Indien ; c'est l'animal amphibie que nous appelons le *pejemuller*<sup>1</sup> qui vous fait peur. Vous n'oseriez

<sup>1</sup> Le poisson-femme.

donc pas soutenir la vue d'un être plus étrange et plus parfait surtout, plus parfait même que la plus belle créature humaine ?

— Que voulez-vous dire ?

— Seigneur capitaine don Cornelio, reprit l'Indien, vous qui êtes si brave en face de l'ennemi...

— Hum ! interrompit Lantejas avec quelque embarras, le plus brave a ses jours, voyez-vous !

L'aveu de sa poltronnerie (toutefois l'ancien étudiant en théologie pouvait, en un cas donné, ne pas manquer de courage) fut sur le point d'échapper aux lèvres du capitaine. Costal ne lui en laissa pas le temps.

— Oui, oui, vous êtes comme Clara, quoique plus vaillant encore que lui, et il lui faudra du temps pour se familiariser avec les tigres ; mais, tenez ! si là-bas, sur cette belle grève unie, vous voyiez tout à coup, au lieu d'un lamentin, une belle créature, une femme, tordre, en chantant, ses longs cheveux ruisselants d'eau, et que cette femme, quoique visible à votre œil, ne fût qu'un esprit impalpable, que feriez-vous ?

— Une chose bien simple, j'aurais une peur horrible ! dit naïvement don Cornelio.

— Alors, je n'ai plus rien à vous dire. Je cherchais pour une certaine course un compagnon plus brave que Clara ; je me contenterai du nègre. J'avais espéré que vous... enfin n'en parlons plus.

L'Indien n'ajouta pas un mot ; sous l'influence d'une terreur vague suscitée par les demi-confidences de Costal, l'officier se tut aussi, et tous deux, dans l'attente de prise de la citadelle, continuèrent à regarder silencieusement l'immense et mystérieux océan, dont la présence du lamentin animait seule la vaste solitude.

## CHAPITRE II.

### OU L'ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE VEUT MARCHER SUR MADRID.

Nous avons un peu négligé le récit des aventures de don Cornelio Lanjetas, pour ne pas interrompre le cours d'autres événements. Pendant qu'il attend avec Costal le résultat de la trahison de l'artilleur galicien, c'est le moment de faire connaître comment l'économie paternelle, dont nous l'avons entendu se plaindre déjà, non sans quelque raison, l'avait jeté de nouveau dans une série de dangers auprès desquels ceux que lui avaient fait courir les

tigres et les serpents à sonnettes enlacés au-dessus de son hamac n'étaient, comme dit Sancho, que *tortas y pan pintado*<sup>1</sup>

L'étudiant, muni d'un bon cheval, don de la munificence de don Mariano Silva, n'avait pas tardé à regagner la maison de son père, trop rapidement même ; car si, cette fois comme la première, son voyage eût duré deux mois, les circonstances eussent été tout autres pour lui.

Ses études étaient depuis longtemps terminées, et, comme il se disposait à aller à Valladolid pour y soutenir sa thèse et se faire conférer les ordres, son père jugea à propos de mettre à sa disposition une mule ombrageuse et rétive, qu'il avait troquée, avec un bon retour, contre le cheval donné par don Mariano.

L'étudiant se mit en route, emportant la bénédiction paternelle et une foule de recommandations de ménager sa mule et de se bien garder de la souillure de l'insurrection.

Les rares maisons du bourg de Caracuaro se dessinaient dans l'éloignement devant lui, lorsque, de détour en détour, il se trouva en face d'une cavalcade composée de trois cavaliers. C'était deux jours après son départ. L'étudiant était occupé à repasser dans sa mémoire les éléments de théologie qu'il s'était fourrés dans la tête à grand renfort de livres, et qu'il lui semblait avoir complètement oubliés depuis qu'il était en voyage.

Dans le moment où il songeait le moins à maintenir sa mule, l'animal, effrayé par la vue soudaine des cavaliers, se cabra et le jeta si violemment à terre, que, sa tête donnant contre un caillou du chemin, il perdit complètement connaissance.

Quand il reprit ses sens, il se trouva assis sur le revers de la route, le crâne à moitié fendu, et, par-dessus tout, sans sa mule, qui, profitant du moment où les cavaliers mettaient pied à terre pour ne s'occuper que de lui, avait jugé à propos de rebrousser chemin au grand galop.

Des trois cavaliers, l'un paraissait être le maître et les deux autres les serviteurs. Le premier, adressant la parole à l'étudiant.

—Écoutez, mon fils, lui dit-il ; votre état, sans être grave, exige des soins que vous ne sauriez trouver dans le village pauvre et malsain de Caracuaro, dont, sans vous en douter, vous êtes encore à plus de deux lieues. Ce que vous avez de mieux à faire, faute de monture, est de vous mettre en croupe derrière l'un de mes domestiques et de nous accompagner à l'hacienda de San-Diego, à une heure de marche d'ici. C'est la direction qu'a prise votre mule, que je chargerai un des vaqueros de rattraper ; puis, de là,

1 Ce qui peut se traduire par : n'étaient que des roses.



vous pourrez, au bout de trois jours, reprendre votre route. Où alliez-vous ?

—A Valladolid, me faire conférer les saints ordres.

—Eb bien ! nous sommes de là même robe, dit le cavalier en souriant ; tel que vous me voyez, je suis le curé indigne de Caracuaro, Jose-Maria Morelos, dont vous n'aurez certes pas entendu parler.

Le grand nom de Morelos, en effet, était parfaitement inconnu à cette époque. L'étudiant toutefois ne put s'empêcher de s'étonner du singulier accoutrement du cavalier. Son costume était tout fripé. A l'arçon de sa selle étaient attachés une escopette à deux coups, dont une batterie seule paraissait en état, et, dans un fourreau de cuir, un sabre dont la garde en fer était toute rouillée.

Ses deux domestiques étaient dans un équipement plus piètre encore que le sien, et étaient armés chacun d'un tromblon à canon de cuivre.

—Et vous, seigneur Padre, demanda Lanjetas à son tour, où dirigez-vous vos pas ?

—Moi, répondit le curé en souriant encore, je vais d'abord, comme je vous l'ai dit, à l'hacienda de San Diego, puis, de là, m'emparer de la citadelle d'Acapulco, en exécution de l'ordre que j'ai reçu.

Tel était l'équipement du général dont le nom a depuis jeté tant d'éclat. Telles étaient ses ressources guerrières, que l'histoire, du reste, s'est chargée de consigner dans ses pages. Quant à Cornelio, pour le moment, cette réponse lui fit démesurément ouvrir les yeux ; mais il aima mieux croire que son cerveau fêlé l'avait mal comprise, que de supposer le respectable curé atteint d'aliénation mentale.

—Mais alors, vous êtes insurgé ? s'écria-t-il non sans effroi.

—Sans doute et depuis longtemps.

Lanjetas monta derrière un des domestiques et n'ajouta plus rien ; puis, comme, au bout d'une demi-heure de route il ne vit poindre sur le front du curé, non plus que sur celui de ses deux écuyers, aucun des terribles ornements dont faisait mention le mandement de monseigneur don Antonion Bergosa, il commença à croire que les insurgés pouvaient bien n'être pas toujours la proie du démon ; néanmoins il se promit de ne pas prolonger son voyage avec le curé de Caracuaro plus loin que l'hacienda de San-Diego, comme aussi de n'y faire que le plus court séjour possible en compagnie si suspecte.

L'étudiant venait de faire un arrangement avec sa conscience, quand, sous les rayons brûlants du soleil, il sentit tout à coup fer-

menter ses idées d'une façon si étrange, que non-seulement cette insurrection commencée par des prêtres lui parut toute naturelle, mais qu'il se mit à entonner à pleins poumons, s'en pouvoir s'en empêcher, une chanson guerrière qu'il improvisa, et dans laquelle le belliqueux champion traitait fort mal le roi d'Espagne.

Il ne sut que plus tard en quel état il arriva à l'hacienda de San-Diégo, et combien de jours il y resta sous l'influence d'une fièvre chaude, fruit des fatigues de la route et de sa blessure. Il avait seulement un vague souvenir de rêves douloureux pendant lesquels il entendait constamment un bruit d'armes, et, par-dessus tout, se sentait ballotté comme sur une mer orageuse.

Un jour, il s'éveilla tout étonné, dans une chambre assez pauvrement meublée, puis se rappela sa chute et sa rencontre avec le curé de Caracuaro. Enfin, se sentant assez de forces pour sortir de son lit, il se traîna jusqu'à la fenêtre de sa chambre, afin de se rendre compte d'un grand tumulte qu'il entendait.

La cour sous sa fenêtre était remplie d'hommes armés, les uns à pied, les autres à cheval. Des lances ornées de banderoles de diverses couleurs, des épées, des fusils, des sabres, brillaient au soleil de tous côtés. Les chevaux piaffaient, hennissaient sous leurs cavaliers ; bref, c'était comme la halte d'un corps d'armée.

La faiblesse obligea bientôt le blessé à se recoucher, et il attendit avec impatience, et surtout avec une faim dévorante, que quelqu'un pût venir lui donner des explications sur sa position.

Au bout d'une demi-heure environ, un homme entra dans la chambre du malade, qui reconnut l'un des deux serviteurs de Morelos. Cet homme venait de la part de son maître s'enquérir de l'état de sa santé.

—Où suis-je, mon ami, je vous prie ? lui demanda-t-il après avoir satisfait à ses questions.

—A l'hacienda de San-Luis.

L'étudiant rappela ses souvenirs, qui se reportèrent à l'hacienda de San-Diego.

—Vous vous trompez, c'est l'hacienda de San-Diego, reprit-il.

—Nous l'avons quittée depuis hier ; nous n'y étions plus en sûreté...Que diantre ! on n'est pas tenu, quelque patriote qu'on soit, de crier son opinion sur les toits...

—Je ne vous comprends pas, mon cher, interrompit Lanjetas : c'est peut-être encore l'effet de la fièvre.

—Ce que je dis là est cependant bien clair, reprit le domestique. Nous avons été obligés de quitter l'hacienda, où les troupes royales allaient venir nous arrêter, à cause de la fougueuse exaltation des opinions politiques d'un certain don Cornelio Lantejas.

—Cornelio Lantejas ! s'écria l'étudiant avec angoisse : mais c'est moi !

—Je le sais parbleu bien ! Votre Seigneurie ne s'est pas fait faute de le crier par la fenêtre en proclamant de toutes vos forces mon maître généralissime de toutes les troupes insurgées, et nous avons eu toutes les peines du monde à vous empêcher de marcher sur Madrid.

—Madrid en Espagne !

—Bah ! deux milles lieues de mer n'étaient rien pour vous à traverser. " C'est moi, moi Cornelio Lantejas, qui " me charge de renverser le tyran ! " disiez-vous. Alors nous fûmes obligés de déguerpir sans tarder en vous transportant dans une litière, mon maître n'ayant pas voulu abandonner un si chaud partisan qui se compromettait par amour pour lui. Nous sommes arrivés ici, où, ma foi ! grâce aux hommes qui se sont joints à nous, vous pourrez vous livrer à toute l'ardeur de votre patriotisme, bien que votre tête soit mise à prix, je n'en doute pas."

Le jeune homme avait écouté avec horreur et dans une stupéfaction complète le récit de ses prouesses. Puis le domestique ajouta :

—En outre, mon maître, pour ne pas demeurer en reste avec celui qui l'a proclamé généralissime, a nommé Votre Seigneurie *alferez* et son aide-de-camp ; vous en trouverez le brevet sous votre oreiller."

Le domestique sortit à ces mots, laissant Cornelio atterré sous le poids de ces révélations foudroyantes.

Quand il eut quitté la chambre, l'étudiant porta précipitamment la main sous son traversin. Le fatal brevet était bien là.

Il le froissa avec rage, et s'élança de nouveau vers la fenêtre pour désavouer bien haut toute participation à l'insurrection, mais son mauvais génie veillait.

Au moment où il allait ouvrir la bouche pour crier qu'il repoussait toute complicité avec les ennemis de l'Espagne, ses sens se troublèrent de nouveau, sans que toutefois il pût méconnaître que sa bouche criait : *Vive Mexico et mort au tyran !* Il n'eut que le temps de retomber sans force sur son lit.

Cette fois, sa syncope fut de courte durée, et il ne tarda pas à reprendre suffisamment ses sens pour s'apercevoir que son lit était entouré de gens armés qui semblaient, à en juger par quelques phrases échangées entre eux, épier avec intérêt l'état dans lequel il se trouvait.

Parmi ces voix il reconnut celle de Morelos lui-même, qui disait :

— Comment expliquer cette sympathie subite pour notre cause ? Ce jeune homme est sous l'empire d'une hallucination fiévreuse.

— Si le plus ardent patriotisme ne bouillonnait pas au fond de son âme, l'écume ne remonterait pas à la surface, reprit un autre personnage du nom de don Rafael Valdovinos.

— Qu'importe ? répliqua Morelos ; je ne puis croire que mon ascendant...

Un nouveau venu interrompit le curé de Caracuaro, au moment où l'étudiant ouvrit les yeux sans oser démentir l'opinion qu'on exprimait sur son compte, car tous ces regards l'intimidèrent extrêmement. Ce nouveau personnage était un homme vigoureusement taillé, à la mine martiale, et dont la barbe et les cheveux grisonnaient. Son aspect accusait une cinquantaine d'années.

— Et pourquoi, mon général, dit l'inconnu en prenant la main que lui tendait Morelos, ce brave jeune homme n'aurait-il pas subi comme moi l'ascendant de votre personne à la première vue ? Ce n'est que d'aujourd'hui que je vous connais, et cependant vous n'aurez jamais de serviteur plus ardemment dévoué que moi. Je réponds de ce jeune garçon. Il est des nôtres et sans retour.

En disant ces mots, l'inconnu enveloppait don Cornelio d'un regard si doux et si formidable à la fois, qu'en même temps que le jeune homme se sentait frémir des pieds à la tête, un charme invincible le subjuguait, et qu'il ne put s'empêcher de confirmer du geste l'engagement qu'on prenait en son nom.

Cet homme était celui que les historiens appellent le terrible, le grand, l'invincible don Hermenegildo Galeana, le Murat mexicain, que bientôt on allait voir dans cent rencontres mettre sa lance en arrêt et fondre sur l'ennemi comme l'archange des batailles, en poussant son formidable cri de guerre : *Aquí esta Galeana* ! ! Redoutable ennemi et ami tendre et dévoué, il faisait subir à tous son irrésistible ascendant.

Plus heureux que Murat, Galeana devait tomber sur un champ de bataille, entouré de cadavres amoncelés par sa main, et, plus heureux encore que le guerrier français, il devait mourir fidèle à l'homme à qui il avait juré de consacrer sa vie.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Valdovinos, je sais que le général Calleja a mis la tête de ce jeune homme à prix comme les nôtres.

— Eh bien, *alferez* don Cornelio, ajouta Galeana, préparez-vous à partir demain et à vous rendre digne du poste auquel vous avez été élevé ; les occasions ne vous manqueront pas.

1 Voici Galeana.

En même temps, la détonnation d'une pièce de canon gronda sous la fenêtre, et, comme Morelos s'étonnait en plaisantant d'avoir déjà de l'artillerie sous ses ordres, Galeana reprit la parole et dit :

— Seigneur général, ce canon faisait partie de notre héritage paternel. Quand chez nous il naissait un fils ou qu'un Galeana cessait de vivre, il servait à signaler notre allégresse ou notre deuil. Aujourd'hui nous le consacrons au service de la famille mexicaine. Il est à vous comme nos personnes.

Puis, s'avancant vers la fenêtre, il s'écria de cette voix devant laquelle les Espagnols allaient bientôt apprendre à fuir :

— Vive le général Morelos !

Des cris partis de la cour répondirent aux siens ; un cliquetis de sabres qui sortaient du fourreau, le bruit des fusils retentissant sur le sol pierreux et des hennissements des chevaux se mêlèrent aux clameurs de l'enthousiasme. La chambre du malade fut vide en un instant ; le curé de Caracuaro descendait pour presser la main de ses nouveaux soldats. Loin de partager cette ardeur belliqueuse, l'étudiant éprouva un affreux serrement de cœur. Il pensa avec tristesse à ses études théologiques qu'il allait négliger au milieu des camps, et, par-dessus tout, à sa tête mise à prix comme celle d'un rebelle. Tout cela, grâce encore à la parcimonie de son père dans l'achat de cette maudite mule, comme jadis dans celui du cheval de *picador*. Lantejas s'habilla tristement et jeta un regard morne dans la cour, au milieu des gens armés qui s'y pressaient de toutes parts. Un nègre rechargeait la pièce de canon qu'il venait d'entendre donner le signal de la guerre civile. Ce nègre était Clara, qui de sa propre autorité venait de prendre le commandement de la première pièce d'artillerie que Morelos eût à sa disposition, laquelle, sous le nom de *el Nino*, que l'histoire du Mexique lui a conservé, devait plus tard devenir si célèbre.

Avant de passer outre, nous devons dire en deux mots ce qui avait eu lieu depuis que l'étudiant, monté en croupe derrière le domestique de Morelos, était arrivé à l'hacienda de San-Diego, jusqu'au moment où, toujours privé de connaissance et transporté en litière à l'hacienda de San-Luis, il venait d'y trouver ce terrible réveil.

A peu de distance de San-Diego, Morelos avait fait la rencontre d'un partisan insurgé, don Rafael Valdovinos, qui battait la campagne avec quelques hommes qu'il s'empressa de mettre à la disposition du curé de Caracuaro.

Celui-ci, ayant appris que le gouvernement espagnol avait envoyé à Petatlan, petite ville des environs, les armes nécessaires pour équiper un corps de milice, pensa que ces armes feraient bien

mieux l'affaire de ses futurs soldats ; il résolut donc de s'en emparer avec les hommes de Valdovinos ; ce ne fut que l'affaire d'un instant, et elles furent transportées à l'hacienda de San Luis.

Le bruit de cet heureux et hardi coup de main y avait précédé Morelos, et, quand il arriva lui-même, il y fut presque aussitôt joint par don Juan-José et don Hermenegildo Galeana, l'oncle et le neveu, qui lui amenaient sept cents hommes mal armés de vingts fusils et le canon *et Nino* dont nous venons de parler.

C'était au moment où Morelos achevait de distribuer les armes des miliciens de Petatlan qu'avaient eu lieu les scènes dont venait d'être témoin le pacifique Lantejas, transformé, par une suite de circonstances toujours bizarres, en l'alferez le plus contristé qu'il fût possible de trouver dans les deux camps des espagnols et des insurgés.

Il passa une nuit fort agitée, comme on peut le penser. Il avait eu l'honneur de souper à la table du général, avec son état-major improvisé, et c'est peut-être à la quantité de nourriture qu'il avait prise avec toute la voracité d'un convalescent, qu'il faut attribuer les rêves affreux dont il fut tourmenté. Il faut aussi ajouter à ces causes son aversion pour les combats. Toujours est-il qu'il ne rêva que batailles, et qu'il se voyait en qualité d'insurgé, transformé d'une manière étrange et enrôlé dans une légion de démons.

Quand les premiers rayons du jour pénétrèrent dans sa chambre, il ouvrit les yeux avec un transport de joie pour secouer l'influence du cauchemar qui l'obsédait ; mais il lui sembla continuer son rêve tout éveillé. Il entendit un grand tumulte dans la cour, dominé toutefois par les sons tantôt rauques, tantôt aigus et toujours si déchirants d'un instrument sans nom, qu'il crut pendant un moment entendre le boute-selle sonné par Satan lui-même à ses escadrons infernaux.

Baigné d'une sueur froide, l'alferez acheva de s'éveiller, sans toutefois échapper entièrement à la terreur que lui causait cette musique, qui était bien le boute-selle, mais qu'il se rappelait avoir entendue déjà dans une circonstance effrayante ; car celui qui faisait ce tapage infernal n'était autre que l'Indien Costal, que Lantejas retrouvait, à sa grande surprise, dans les rangs de l'insurrection. Costal avait été le premier trompette de Morelos avec sa conque marine, comme le nègre Clara en était le premier artilleur.

Cornelio néanmoins l'ignorait au moment où il entendait les sons guerriers de la trompe de l'Indien. Il s'arma de tout le courage qu'il put réveiller en lui-même, et descendit prendre son rang pour le départ.

La première personne qu'il rencontra fut le terrible Galeana, et

il trembla qu'un de ses regards perçants ne découvrit le cœur du lièvre sous la peau du lion ; heureusement le vaillant guerrier avait bien autre chose à faire qu'à scruter la pensée d'un obscur alferéz, et tout le monde fut dupe de la contenance martiale que Lantejas sut se donner. L'unique pièce d'artillerie tonna une dernière fois, et tous quittèrent en bon ordre l'hacienda de San-Luis.

D'autres partisans, à peu près au nombre de mille, complètement armés, étaient venus se joindre à Morelos pendant la nuit ; tous furent bientôt, grâce à l'instinct guerrier qui s'éveillait chez le curé de Caracuaro, disciplinés comme jamais troupe d'insurgés ne l'avait été jusqu'alors.

Déjà la prise d'Acapulco paraissait ne plus être le rêve d'un esprit malade, et, après de longs jours d'une marche pénible, nous trouvons Morelos sur les bords de l'océan Pacifique, en vue de la ville qu'il avait été chargé de prendre.

Deux mois de combats, dont Morelos sortit toujours vainqueur, avaient un peu aguerris Cornelio. Il s'était acquis la réputation d'un brave, bien que souvent le cœur eût été sur le point de lui faillir.

La première fois qu'il avait vu le feu, il était côte à côte avec don Hermenegildo Galeana. Celui-ci avait pris sur lui un ascendant tel, que les éclairs de ses yeux l'effrayaient plus que la présence de l'ennemi. Son formidable argus combattait au premier rang, et sa lance et son *machete*<sup>1</sup> faisaient un tel vide autour du poitrail de son cheval, qu'un cercle infranchissable au fer des Espagnols semblait être tracé autour de lui, et qu'il ne laissait rien à faire à l'épée que Lantejas brandissait d'une main tremblante.

Il fut si satisfait de cette première épreuve, que, par la suite, il choisissait toujours cette même place. Il y avait aussi avec Galeana un autre homme qui combattait d'habitude à côté de lui : c'était Costal. Mais celui-là du moins, en courage de bon aloi et en force physique, ne le cédait qu'à peine à Galeana lui-même.

Galeana et Costal étaient pour l'alferéz deux anges tutélaires dans les batailles. Entre eux, il assistait au combat presque en sûreté, car on ne peut guère dire qu'il y prit part.

Il portait néanmoins sa gloire comme un fardeau trop pesant pour ses épaules. Désertier était impossible ; sa tête était mise à prix, et, d'un autre côté, Morelos avait donné à l'endroit de la rivière Sabana où il avait établi son quartier général le surnom inquiétant de *paso a la eternidad*<sup>2</sup>, voulant dire par là que ceux

1 Petit sabre courbe.

2 Le passage à l'éternité.

qui abandonneraient sa cause ou attaqueraient son camp s'embarqueraient pour le grand voyage.

Sur ces entrefaites, Lantejas reçut une réponse à plusieurs lettres qu'il avait écrites à son père pour l'avertir que, grâce à la mule rétive qu'il avait payée si bon marché, il avait pris les ordres en qualité de sous-lieutenant dans l'armée insurgée et qu'il soutenait sa thèse à coups de sabre, ce qui lui avait procuré l'insigne honneur de savoir sa tête menacée d'être coupée au lieu d'être tonsurée.

Après de grands compliments sur son intrépidité, qu'il avait si soigneusement dissimulée jusque-là, et pour cause, la réponse portait qu'on avait obtenu sa grâce du vice-roi, à la condition qu'il abandonnerait le parti de Morelos pour porter le poids de son bras au service de l'Espagne.

Cette dernière clause n'était guère de son goût. Aurait-il trouvé dans les rangs des Espagnols deux protecteurs comme les siens ? Puis, outre l'affection mêlée d'admiration que lui inspirait son brave et habile général et sa reconnaissance profonde pour don Hermenegildo, il frissonnait à l'idée de se trouver quelque jour, comme ennemi, à portée de la lance ou du *machete* du formidable Galeana.

Il prit un moyen terme. Il résolut de ne rien dire au général de la lettre de son père et de se borner à lui demander un congé, qu'il comptait bien, une fois obtenu, prolonger à l'infini. On vient de voir comment il réussit.

Telles avaient été, en somme, les nouvelles aventures de l'étudiant en théologie, depuis son départ de l'hacienda de las Palmas jusqu'au moment où nous l'avons retrouvé sous la tente du général Morelos et l'avons accompagné au pont d'Hornos.

Là, Costal et lui, les yeux encore fixés sur l'Océan, dont la nappe d'azur sombre s'étendait au-dessous d'eux, continuaient à garder le silence, quand le lamentein plongea tout à coup sous l'eau avec un cri lugubre qu'une forte détonation vint couvrir.

— La citadelle est prise ! s'écria Lantejas.

— Pépé Gago nous a trahis, dit l'Indien ; je m'en doutais.

De fréquentes décharges se faisaient entendre et prouvaient que Costal ne se trompait pas. Les troupes mexicaines étaient en déroute complète. Les deux hommes se hâtèrent de quitter leur poste, et, arrivés à un petit défilé qu'on appelle *Ojo de Agua*, un terrible spectacle frappa leurs yeux.

Un homme couché en travers de l'étroit passage s'écriait au même instant :

— *Vive Cristo !* lâches que vous êtes, vous passerez alors sur le corps de votre général.



C'était bien la voix et la personne de Morelos, qui ne pouvait arrêter la fuite de ses soldats qu'en interceptant avec son corps l'unique endroit où ils pouvaient passer pour fuir. Les fuyards s'arrêtèrent, il est vrai ; mais, après un assaut infructueux, le général dut décidément battre en retraite. C'était son premier échec depuis trois mois.

Voici ce qui s'était passé. Le détachement, soutenu par une forte réserve, s'était approché de la porte que gardait et que devait livrer le sergent d'artillerie, après avoir échangé les mots de reconnaissance convenus.

La voix du sergent n'avait pas tardé à se faire entendre à travers la porte, demandant si, conformément aux conventions, le général en chef était présent. Morelos, dans la crainte de quelque trahison contre sa personne, avait fait répondre qu'il était à l'arrière-garde. Le sergent n'avait rien répliqué, désappointé sans doute de ce contretemps ; mais les soldats espagnols, prévenus à l'avance, n'en avaient pas moins fait sur les insurgés, à travers les meurtrières, une décharge imprévue qui leur tua beaucoup de monde et les mit en fuite.

Le jour n'avait pas encore paru, lorsque deux hommes se trouvaient de nouveau sur le pont d'Hornos. L'un d'eux était Costal, mais cette fois-ci Clara l'accompagnait.

La chandelle de résine brûlait toujours dans le falot, répandant déjà une lueur plus pâle, car les teintes grises du crépuscule commençaient à succéder à l'obscurité de la nuit.

— Vous voyez ce falot, Clara, dit l'Indien ; vous savez à quoi il devait servir, puisque je viens de vous le conter : mais vous ignorez le serment que j'ai fait contre le traître qui s'est joué de nous.

— Le diable m'emporte si je sais comment vous viendrez à bout de tenir ce serment ! reprit le nègre en réponse à ce que l'Indien venait de lui dire.

— Ni moi non plus, dit Costal ; mais enfin, comme j'ai promis à Gago qu'il se souviendrait du falot du pont d'Hornos et que je serais bien aise de pouvoir le lui mettre sous les yeux au besoin, je ne dois pas le laisser exposé ici au caprice du premier venu. En tout cas, ce signal est à présent inutile.

En disant ces mots, Costal détacha la lanterne de son poteau et l'éteignit.

— Aidez-moi à creuser un trou assez grand pour l'y enterrer et le retrouver quand il me conviendra, continua le Zapotèque.

Les deux associés ne tardèrent pas à ouvrir dans la terre, à l'aide de leurs couteaux, la cavité nécessaire pour y enfouir le falot, que

Costal y empaqueta soigneusement avec la chandelle de résigne qu'il contenait.

Puis, l'opération terminée :

— Or ça, Clara, mon ami, dit l'Indien, asseyez-vous ici, et tenons conseil sur les moyens de nous emparer de la forteresse et du coquin qu'elle contient.

— Volontiers, répondit le noir.

Tous deux s'assirent gravement et la délibération commença.

### CHAPITRE III.

#### UNE EXPÉDITION NOCTURNE.

Le nègre regardait fixement Costal ; puis, voyant que celui-ci semblait attendre qu'il donnât le premier son avis :

— Il y a sans doute plusieurs moyens de prendre ce fort, dit-il, et, si j'étais général d'armée....

— Eh bien, que feriez-vous ? reprit l'Indien.

— Je ne serais pas embarrassé de les trouver ; mais j'avoue qu'en ma qualité de simple artilleur je n'en trouve aucun : c'est tout naturel. Voilà mon avis ; maintenant, j'écoute le vôtre.

— Je vous prédis, Clara, que vous ne serez pas général de sitôt, avec tant de ressources dans l'imagination. Oui, sans doute, il y a plusieurs moyens de prendre un fort : par famine ou par escalade. Nous ne sommes pas assez nombreux pour prendre celui-ci par escalade.

— Prenons-le donc par la famine, dit le nègre, je le veux bien, et pour cela le moyen est bien simple ; il n'y a qu'à lui couper les vivres.

— Comment ?

— C'est l'affaire du général et pas la nôtre. La nôtre serait de mettre la main sur la Sirène aux cheveux tordus, après laquelle nous courons depuis quinze mois.

— Encore quelques mois, reprit Costal, au prochain solstice d'été, à la pleine lune... j'aurais dépassé cinquante ans.

Sous l'influence de leur idée fixe, la délibération des deux associés allait indubitablement changer d'objet, quand le retentissement lointain d'un coup de canon vint interrompre Costal et le ramener à son point de départ.

— C'est le canon du fort, dit-il.

— Non, répondit le nègre, c'est de l'île de la Roqueta.

Un second coup de canon, et cette fois tiré du fort, confirma l'assertion de Clara, car la détonation en était moins sourde.

— C'est quelque signal échangé avec la garnison de l'île, dit Costal ; et dans quel but ?

En même temps, sur la voûte encore sombre du ciel, une fusée traça une courbe lumineuse en jaillissant du sommet de la forteresse, et quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une lumière semblable se dessina dans l'air du côté de l'île de la Roqueta.

— C'est quelque navire de ravitaillement pour les assiégés, poursuivit l'Indien. Attendons ici que le jour se fasse, et nous aurons le cœur net de ce qui se passe entre le fort et l'île ; et, si c'est ce que je pense, ce pourrait bien être un moyen de couper les vivres aux assiégés.

— En attendant, ils en reçoivent, dit Clara.

-- Oui, mais ce serait la dernière fois.

Le jour n'allait pas tarder à paraître. Déjà du côté de l'orient, et travers les déchirures des nuages, apparaissaient comme les lueurs lointaines d'un incendie. Bientôt le soleil perça de ses rayons les blocs d'épaisses vapeurs amoncelées à l'horizon.

— Voyez vous, là-bas, près de l'île ? dit Costal.

Sur un fond lumineux, et au-dessus des massifs verdâtres des arbres qui bordaient l'île, se dessinaient en légers réseaux la mâture et les agrès d'un navire

— C'est le bâtiment qui vient d'arriver, continua l'Indien ; il n'y était pas hier. Eh bien ! Clara, cette vue ne vous dit rien ?

— Mais oui ; elle m'apprend qu'un navire est là-bas à l'anse, et que les assiégés vont recevoir de nouvelles provisions.

— Eh bien ! moi, j'ai mon idée, reprit l'Indien. Allons communiquer notre plan au général.

Pendant que Costal et Clara délibéraient sur les moyens de prendre la forteresse, deux personnages d'une toute autre importance tenaient conseil sur le même sujet dans la tente du général en chef.

C'était Morelos et le mariscal don Hermenegildo Galeana. Le premier portait encore sur ses traits l'empreinte des passions violentes qui venaient de l'agiter, et il avait dédaigné même de faire disparaître la poussière qui souillait ses habits.

Le mariscal était sombre, parce qu'il voyait de sombres nuages sur le front de son général bien-aimé ; car, pour son compte, nul souci n'eût pu assombrir sa figure martiale.

Un plan du port et de la rade d'Acapulco était déplié devant eux à la lumière de deux bougies dont la lueur s'affaiblissait petit à petit, car le jour arrivait.

—Comme ce drôle de Gago nous le disait, bien que nous puissions prendre Acapulco en un tour de main, notre conquête ne sera définitive que lorsque nous serons maîtres de la forteresse. Quoique créole, le commandant Pedro Velez affecte de se considérer comme Espagnol ; il veut, dit-il, rester fidèle à la foi politique de ses pères, et vous savez, don Hermenegildo, ce qu'il répond à mes sommations comme à mes offres ?

—Non, et toujours non ! dit Galeana à ces paroles de Morelos. Mais prenons toujours la ville, nous verrons ensuite.

—Mais ce fort ! répétait Morelos en lui montrant le plan sur la carte.

Nous avons dit que le fort bâti sur le bord de la mer, à peu de distance de la ville, au milieu de gouffres profonds qui s'ouvraient autour de lui. Il commandait à la fois la mer et la ville ; à deux lieues de là s'élevait une île appelée la Roqueta, confiée à la garde d'une faible garnison. Au moyen de ses communications avec cette petite île, le château pouvait être facilement ravitaillé.

Morello continua :

—Velez sent la force et les avantages d'une position qui, dans un cas désespéré, lui permet la retraite par mer ; le fort abonde en munitions, et il espère que sa résistance donnera aux troupes royaliste le temps de venir à son secours. Il faudrait donc faire un siège par terre et par mer ; mais l'issue en serait aussi douteuse que l'entreprise difficile. Les jours, les semaines et les mois s'écoulaient en tentatives de toute espèce, et, au moment où nous espérons que les vivres et les munitions vont manquer au château, nous avons la douleur de voir s'approcher, protégé par le double feu de l'île de la Roqueta et du fort, quelque navire espagnol qui jette dans la citadelle de nouveaux éléments de résistance.

—Prenons toujours la ville, seigneur général, répéta Galeana ; la ville au moins nous offrira des ressources sanitaires qui nous sont refusées ici sur ces plages embrasées. Un soleil meurtrier, et la réverbération brûlante des sables au milieu desquels nous sommes forcés de camper, ont engendré des fièvres mortelles dans notre armée. Nos convois de vivres n'arrivent que péniblement, et les assiégeants, par une anomalie, souffrent plus de la disette que les assiégés eux-mêmes ; la maladie, le manque de nourriture saine et le feu du fort, éclaircissent nos rangs d'une manière effrayante ; il faut donc songer à s'emparer d'abord de l'île de la Roqueta, pour affamer l'ennemi et le forcer à se rendre. L'entreprise est périlleuse, je le sais ; à peine avons-nous assez d'embarcations pour contenir une soixantaine d'hommes, et il faut tra-

verser deux lieues de mer à une époque où les coups de vents commencent à devenir fréquents, puis aborder en très-petit nombre une île fortifiée, et défendue par une garnison pleine de vigueur. Cependant, quelque danger que présente cette expédition, moi je l'entreprendrai pour la gloire de votre nom, acheva l'intrépide Galeana.

—Bien que vous m'avez appris à ne jamais douter du succès d'une entreprise qu'on vous confie, ami Galeana, répondit le général en souriant, il en est d'une nature telle, que la prudence doit en repousser la pensée.

—J'ose néanmoins compter sur votre agrément pour exécuter celle-là, seigneur général, à une condition toutefois.....

—Laquelle ?

—Si mes signaux vous apprennent que l'île de la Roqueta est prise, comme je serai obligé d'y tenir garnison, Votre Excellence prendra la ville.

Morelos demeura un instant pensif, et il allait répondre peut-être par un autre refus plus formel, quand l'aide-de-camp Lantejas, demeuré dans une espèce d'antichambre de la tente, sachant que le général était en conférence avec Galeana, vint demander la permission d'introduire Costal pour une communication d'importance qu'il disait avoir à faire.

—Que Votre Excellence daigne le laisser entrer, dit le mariscal ; cet Indien a presque toujours de bonnes idées.

Morelos fit un signe d'assentiment, et le Zapotèque entra dans la tente. Quand il eut obtenu la permission de parler :

—Seigneur général, dit-il, j'étais tout à l'heure sur les hauteurs d'Hornos, et, au point du jour, j'ai vu distinctement une goëlette ancrée près de la Roqueta.

—Eh bien ?

—Eh bien ! Il serait très-simple et très-facile, ce soir, à la nuit, de se glisser jusque-là, de s'emparer, à la faveur des ténèbres, de cette goëlette, et, quand nous en serons maîtres.....

—Nous intercepterons tous les convois destinés pour le fort, s'écria impétueusement Galeana, et nous le prendrons par famine. Seigneur général, c'est Dieu qui parle par la bouche de cet Indien ! Votre Excellence ne peut refuser à présent la permission que je sollicite.

Les dangers énumérés par Galeana n'en subsistaient pas moins. Cependant, vaincu par les instances du mariscal, séduit par la perspective du résultat qu'amènerait sans nul doute la prise d'un bâtiment. Morelos consentit à accorder la permission qu'on lui demandait.

—Si j'ai bien appris à connaître l'aspect des nuages, dit Costal, le

lever du soleil annonce précisément pour ce soir une nuit sombre et une mer calme.....au moins jusqu'à minuit.

—Et après minuit ? demanda le général.

—Une tempête et une mer houleuse ; mais, avant minuit, la goëlette et l'île seront prises, reprit l'Indien.

—Je ne dirais pas mieux ! s'écria le mariscal.

Il fut arrêté, séance tenante, que l'expédition serait commandée par les deux Galeana, l'oncle et le neveu. C'était une faveur que sollicitait le mariscal pour ce dernier. Puis le capitaine Lantejas commanderait une baleinière avec Costal sous ses ordres.

—Le brave don Cornelio ne nous pardonnerait pas de prendre l'île sans lui, dit Galeana.

Le capitaine sourit d'un air martial, quoiqu'il n'eût pas trouvé mauvais le moins du monde qu'on l'eût exclu des dangers de cette expédition ; mais selon son habitude, et conformément à l'énergique diction espagnol : *sacar de tripas corazon*<sup>1</sup>, il affecta de paraître enchanté qu'on songeât à lui faire cet honneur.

Les pronostics de Costal semblèrent devoir se vérifier de tous points : le temps fut sombre pendant toute la journée, qu'on employa en préparatifs pour le soir. Le soleil s'était couché au milieu d'épaisses vapeurs.

A huit heurs environ, chacun prit place dans les embarcations, qui purent contenir, en s'y pressant beaucoup, environ quatre-vingts hommes.

Ces embarcations, se composaient de trois grandes baleinières et d'un petit canot, le tout en assez mauvais état ; mais, comme c'était à cette époque la seule marine militaire que possédât l'insurrection, il fallait bien s'en contenter.

On poussa au large, les avirons soigneusement enveloppés de linges, pour faire moins de bruit dans l'eau. La nuit était si obscure, en effet qu'on ne tarda pas à perdre de vue les hautes falaises du rivage et la silhouette noire du château.

Outre Costal et quatre rameurs, il y avait, dans le petit canot commandé par don Cornelio, cinq des *costenos* (habitants de la côte) de Galeana, onze hommes en tout.

Cette embarcation était la moins chargée, et, en cette qualité, elle marchait en tête et servait d'avis à la modeste flottille. L'Indien zapotèque était à la barre, et, tout en gouvernant, il faisait remarquer au capitaine un spectacle que celui-ci voyait du reste fort bien tout seul : trois ou quatre grands requins qui apparaissaient

1. Mot à mot : "Tirer du cœur de ses boyaux ;" ce qui répond à notre proverbe : "Faire contre fortune bon cœur."

de temps à autre dans le sillage lumineux tracé par la quille du canot.

— Tenez, dit Costal, vous voyez bien ces animaux, qui nous suivent avec tant d'obstination qu'ils semblent se douter que le canot qui nous porte est à moitié pourri, eh bien ! je voudrais que mon ami Pépé Gago fût l'un d'eux, et j'irais le poignarder à la face des autres.

— Vous pensez encore à ce drôle ? reprit don Cornelio.

— Plus que jamais, et je ne quitterais pas l'armée de Morelos, même à l'expiration de mon engagement, dans l'espoir seul qu'il prendra un jour ou l'autre le fort d'Acapulco, où est enfermé ce misérable traître.

Lanjetaš ne prêtait pas pour le moment beaucoup d'attention à ce qui disait l'Indien ; la crainte qu'il avait exprimée sur la solidité du canot le préoccupait plus que les projets de vengeance de Costal, et il désirait, malgré le danger de l'attérissage, aborder au plus vite dans l'île de la Roqueta.

— Ce canot marche bien lentement, répéta-t-il à plusieurs reprises.

— Vous êtes toujours pressé de vous battre, dit Costal en riant, et cependant nous devons aller moins vite à présent, car nous approchons de l'île.

Un point noir semblait en effet flotter sur l'eau comme un oiseau de mer qui se repose un instant sur la vague avant de reprendre son vol ; c'était l'île en question, sombre, silencieuse et fans feux.

— Je crois qu'avec votre permission, seigneur capitaine, reprit Costal, nous feront sagement de laisser les baleinières nous rejoindre pour demander au mariscal la permission de le devancer. Notre canot est assez petit pour nous aventurer à pousser seuls une reconnaissance près de l'île, d'où l'on découvrirait bien vite ces grandes embarcations.

— Volontiers.

Et, sur l'ordre du capitaine, les rameurs laissèrent reposer leurs avirons. La première baleinière rejoint promptement le canot ; c'était celle de Galeana.

— Qu'est-ce ? s'écria le mariscal ; avez-vous aperçu quelque chose ?

Don Cornelio lui communiqua l'avis de Costal, qu'il trouva bon, et, pendant qu'à leur tour les trois barques faisaient halte, le canot reprit sa course vers l'île. Elle surgissait peu à peu au-dessus de la surface de la mer ; il était cependant impossible de rien distinguer encore à terre, au milieu de l'obscurité, si ce n'est la pointe aiguë des mats et les vergues en croix d'un petit navire à l'ancre. C'était la goëlette déjà signalée.

Les avirons dont la garniture de linges mouillés amortissait le son, ne faisaient entendre contre leurs *tollets* 1, avant-coureur de l'orage, et ne troublaient même pas, en s'enfonçant dans l'eau, le léger murmure de la houle qui se soulevait comme une draperie d'un bleu noirâtre. Les requins, en continuant à suivre le canot, illuminaient de traînées de feu les ondulations de la mer. Partout, au large, les *galères* aux clartés phosphoriques brillaient sur la face de l'eau ; on eût dit que le ciel, dont les nuages cachaient l'azur, avait laissé tomber l'Océan son manteau pailleté d'étoiles.

Au bout de quelques instants de navigation silencieuse, la coque de la goëlette se dessina sur la grève sablonneuse de la Roqueta, puis on distingua bientôt la clarté que laissaient échapper les vitres de ses sabords d'arrière. Le bâtiment apparaissait dans la nuit comme quelque gigantesque cétaqué qui ouvrait ses larges yeux pour épier ce qui se passait au loin.

— Ce serait un beau coup à faire que de s'emparer de cette goëlette d'abord, dit le capitaine ; cela simplifierait beaucoup notre débarquement dans l'île.

— J'y pensais, reprit l'Indien ; le tout est que quelque matelot de quart ne nous aperçoive pas. Avançons encore en faisant un détour, car le temps presse ; il est bientôt minuit, et cette écume blanchâtre, qui s'agite sur l'eau, indique le retour du vent, et du vent d'orage.

En disant ces mots, Costal porta de côté la barre du gouvernail, et le canot décrivit rapidement une courbe que le mit bientôt hors des rayons de clarté que laissait échapper la goëlette.

Quelques légères *risées* commençaient à souffler par intervalles ; l'eau devenait plus lumineuse et annonçait la présence de l'électricité dans les nuages. L'embarcation ne tarda pas à approcher de la partie de l'île la plus éloignée du petit bâtiment à l'ancre, et, pendant ce temps, les trois baleinières, restées immobiles, avaient disparues derrière les ondulations grossissantes de la houle.

Quelques instants encore, et les dangers prochains de la terre allaient s'ajouter à ceux de la mer, dont trois des redoutables habitants continuaient à suivre obstinément le sillage du canot. Ils paraissaient, comme l'avait dit Costal, pressentir l'approche de la curée.

Bien que l'on entendit le rassic contre les brisants de l'île, Costal et le capitaine pensaient être trop éloignés encore pour que les sentinelles pussent les apercevoir au milieu des ténèbres. Tout à coup

1. Nom donné pas les marins à l'hirondelle de mer.



une nappe immense de lumière enveloppa la goëlette, dont on ne distinguait plus que l'avant, et les hommes du canot étaient encore éblouis de cet éclair soudain, lorsqu'un sifflement terrible se fit entendre dans l'eau.

Le canot reçut un choc violent sous une pluie d'écume, et, au même instant, une effroyable détonation vint frapper les oreilles de ceux qui le montaient. Un cri de terreur leur échappa : deux soldats, qui semblaient emportés par un tourbillon, disparurent dans la mer, à dix pas du bord.

Deux des requins avaient également disparu ; un seul restait, qui semblait à son tour attendre sa proie.

Don Cornelio était à l'arrière avec Costal, quand, après le choc du boulet qui avait emporté les deux soldats, il lui sembla que l'avant du canot était de beaucoup plus bas que l'arrière, et Costal s'écria :

— Par Dieu et par le diable ! le canot ne gouverne plus !

— Qu'est-ce à dire ? lui demanda Lantejas, effrayé de ce nouveau malheur.

— Peu de chose, si ce n'est que ce boulet maudit a emporté un morceau de la proue de l'embarcation, sous l'étrave, et que le canot s'enfonce, la pointe en bas.

Un cri de détresse, arraché aux deux malheureux qui étaient sur l'avant et qui plongeaient déjà dans l'eau à mi-corps, révéla au capitaine l'inexorable précision des paroles de Costal.

— Grand Dieu ! s'écriait-il, nous sommes perdus !

— Eux, je ne dis pas, répondit Costal avec un sang-froid terrible ; mais non pas nous. Tenez-vous bien là et ne me perdez pas de vue. Oh ! là ! doucement, continua-t-il, repoussant un des *costenos* placés au centre du canot, qui, à son tour, gagné par l'eau, s'accrochait aux vêtements de l'Indien ; ici, chacun pour soi !

Et, comme le malheureux cherchait à l'enlacer de ses bras crispés, Costal l'envoya, d'un coup de couteau, rouler par-dessus le bord du canot : cette fois, le troisième requin disparut ; un cri horrible sortit d'un tronçon d'homme qui bientôt s'abîma sous l'eau.

— C'est lui qui l'a voulu, dit le Zapotèque toujours impassible ; que son exemple serve de leçon aux autres !

Chacun se le tint pour dit et ne s'occupa plus que du soin de se cramponner de son mieux aux parties non encore submergées de l'embarcation.

Des voix lugubres semblaient monter du fond de l'abîme à la surface de l'Océan, ou arriver aux oreilles des naufragés sur les ailes du vent d'orage. Le ciel s'assombrissait de plus en plus, et la mer devenait noire comme le ciel. Des éclairs éblouissants ne tardèrent

pas à déchirer la voile épais des nuages et à découvrir l'immensité sur laquelle la brise déchaînée commençait à tordre la cime des vagues.

L'effrayant cortège de marins apparut de nouveau ; alourdis par leur récente pâture, ils nageaient pesamment le long du canot à moitié submergé. Leurs ailerons lançaient des lueurs électriques. L'embarcation devenait de plus en plus perpendiculaire. Un homme s'enfonça pour ne plus reparaitre, puis un autre le suivit, violemment arraché par un des monstres à une planche, son dernier moyen de salut, qu'il étreignait convulsivement entre ses bras.

A cet horrible spectacle, don Cornelio, plus mort que vif, invoquait Dieu et tous les saints avec une ferveur dont il est facile de se faire une juste idée.

— Fiez-vous plutôt à votre courage.

Costal n'acheva pas ; il regardait autour de lui d'un air plus soucieux. Un autre homme venait de s'engloutir ; car les progrès de l'eau, à l'avant de l'embarcation, avaient encore augmenté son inclinaison, et déjà sur l'arrière, où se tenaient Lantejas, l'Indien et un troisième, il fallait redoubler d'efforts pour ne pas glisser sur la pente rapide. Néanmoins, à mesure que ceux de l'avant disparaissaient, le canot, allégé de leur poids, semblait reprendre une position plus horizontale.

— Vous savez nager, capitaine ? dit Costal.

— Oui, assez pour me soutenir quelques instants sur l'eau.

— Bon ! dit laconiquement l'Indien ; et, avant que don Cornelio eût le temps de pénétrer son intention, Costal, profitant du moment où la houle faisait pencher le canot sur l'un de ses plats-bords, lui donna dans le même sens une si violente impulsion qu'il le fit complètement chavirer.

Le capitaine fut englouti avec une telle rapidité, qu'il ne put pousser un seul cri, et une seconde après, il se sentit si fortement saisir par ses vêtements, qu'il se crut dévoré. Il revint à la surface complètement étourdi ; Costal le tenait d'une main et de l'autre s'accrochait au canot, qui flottait la quille en l'air.

— Ne craignez rien, dit l'Indien ; je suis avec vous.

Et ses efforts, joints à ceux que faisait machinalement l'infortuné capitaine, parvinrent à placer ce dernier à cheval sur la quille du canot. L'Indien s'y plaça près de lui.

De onze qu'ils étaient un moment auparavant, eux seuls restaient.

Les regards éperdus de Cornelio erraient sur le vaste océan, qui déjà commençait à rugir sous son manteau d'écume que fouettait le vent !

— J'ai sacrifié pour vous tous ces pauvres diables, dit Costal ;

un quart d'heure de plus, le canot s'enfonçait sous l'eau. A présent, du moins, nous flotterons à sa surface, et les baleinières arriveront pour nous sauver.

Il ne vint pas à l'idée du capitaine de reprocher au fidèle et dévoué Costal une cruauté toute à son profit, mais qu'il croyait néanmoins inutile.

Pendant le temps qu'il entremêlait ses sincères remerciements à l'Indien et ses ardentes prières au ciel, Costal, avec le sang-froid d'un calfat à l'œuvre sur un chantier solide, s'occupait à l'aide de son couteau, à ouvrir le long de la quille vermoulue de l'embarcation des entailles assez profondes pour y accrocher les mains, tout en répétant de sa voix calme et ironique :

— Tenez-vous toujours bien !

Bientôt il eut pratiqué d'assez larges ouvertures pour y passer leurs doigts et se cramponner de façon à n'être pas enlevés par les lames qui grossissaient à vue d'œil.

Quand tous deux furent ainsi établis sur cette frêle machine, les yeux de Costal essayèrent de percer le voile de ténèbres qui les environnait ; mais les éclairs plus fréquents déjà ne lui laissaient voir qu'une mer noire et menaçante, et, dans le lointain, l'île et la masse imposante de la forteresse assiégée.

Les baleinières étaient invisibles, et nul écho ne répétait les cris que poussaient les deux naufragés pour appeler leurs compagnons.

## CHAPITRE IV.

### LA GUADALUPE.

Le malheureux qui flotte au gré de la vague et du vent sur une vergue ou sur le moindre débris de son navire brisé se trouve à peine dans une position plus désespérée que l'Indien et le capitaine don Cornelio, à cheval tous deux sur la quille d'un canot qu'un coup de mer pouvait faire chavirer de nouveau et couler bas. Que le vent vint à fraîchir ou que la houle augmentât, la perte des deux aventuriers était inévitable.

Un espoir vague que l'Indien le délivrerait de ce danger, comme de plusieurs autres dont l'intrépidité de Costal l'avait déjà tiré, soutenait seul le ci-devant étudiant en théologie. Ainsi examinait-il avec une attention profonde les moindres symptômes qui pouvaient lui faire juger de la situation d'esprit du Zapotèque.

Jusque-là, son inaltérable sang-froid ne s'était pas démenti ; cependant, à mesure que le temps s'écoulait sans qu'on aperçut les

baleinières, les traits de Costal s'assombrissaient et don Cornelio se sentait frémir. Il y a encore loin néanmoins de l'inquiétude au découragement, et Costal n'en était en apparence qu'à la première de ces deux phases.

— Eh bien ! Costal ? demanda Cornelio pour faire rompre au Zapotèque le silence de mauvais augure qu'il gardait.

— Eh bien ! je m'étonne que les baleinières ne se soient pas émues à ce coup de canon. Le mariscal, d'ordinaire, n'a pas besoin d'en entendre deux pour...

Une rafale de vent, qui passa en sifflant, emporta les derniers mots de l'Indien.

Costal retomba dans un silence effrayant. Une nuance plus foncée d'inquiétude se peignit dans sa contenance. C'était presque de la crainte que trahissait son masque bronzé, jusque-là si impassible.

Lantejas savait que, lorsque Costal manifestait la moindre émotion, le péril devait être bien terrible : non pas que l'effrayante évidence de celui qu'il courait eût besoin de quelque preuve ; mais don Cornelio comptait toujours sur quelque ressource imprévue que le courage invincible du Zapotèque lui fournirait.

Il se crut presque sauvé quand il entendit l'Indien lui dire :

— Seigneur don Cornelio, que ne donneriez-vous pas pour vous trouver encore couché dans un hamac avec des enlacements de serpents à sonnettes et des groupes de tigres pour ciel de lit ?

Costal plaisantait, c'était bon signe ; cependant il reprit bientôt d'un ton inquiet :

— Nos compagnons seraient-ils par hasard retournés sur leurs pas ?

Dans une position affreuse comme celle-là, les moindres soupçons fâcheux deviennent une certitude, et le capitaine ne douta pas un instant que les baleinières n'eussent regagné le rivage qu'elles avaient quitté deux heures auparavant. Une pareille crainte était cependant absurde ; il était plus naturel de supposer qu'en entendant les nouvelles que le canot devait rapporter, les embarcations étaient restées au même endroit, à présent surtout que la défiance de ceux qui les montaient se trouvait sans doute éveillée par une détonation qu'ils n'avaient pu manquer d'entendre. Cette dernière probabilité ne tarda pas à frapper Costal, qui parut réfléchir plus profondément.

Cependant les lames étaient assez grosses déjà pour faire éprouver de violentes secousses au canot, et, d'après les sifflements du vent, il était facile de voir qu'elles allaient grossir encore.

— Ecoutez, seigneur don Cornelio Lantejas (nous aurions dû dire plus tôt que, depuis qu'il était proscrit sous le nom de Lantejas, ce

nom paraissait toujours fâcheux à don Cornelio ; cette fois, il lui parut de mauvais augure plus que jamais) ; écoutez : je sais que la mort ne vous effraye pas ; eh bien ! je ne dois pas vous cacher que d'ici à une heure les lames nous auront coulés bas, si nous attendons qu'elles grossissent encore.

— Que faire ? s'écria le capitaine avec désespoir.

— De deux choses l'une, reprit Costal : ou les baleinières nous attendent, ou elles se dirigent vers l'île ; supposer qu'elles aient rétrogradé est absurde en y pensant bien. Quand on reçoit d'un général l'ordre d'attaquer un point quelconque, on ne revient pas sans l'avoir tenté. Donc, comme il m'est facile de nager encore jusqu'aux embarcations...

— Nager jusqu'aux embarcations ! y pensez-vous ?

— Et pourquoi pas ?

— Et nos compagnons dévorés devant nos yeux ?

Un éclair, qui vint à briller au même moment, laissa voir l'air de profond dédain dont la physionomie de Costal était empreinte.

— Ne vous ai-je pas dit que, moi seul peut-être, je pouvais nager sans crainte parmi les requins ? Je l'ai fait cent fois par bravade, je le ferai aujourd'hui pour conserver notre vie.

L'idée de rester seul épouvantait le capitaine ; celle d'une mort inévitable et prochaine à deux n'était pas moins terrible. Il hésita un instant à répondre, et Costal, prenant son silence pour un consentement, s'écria :

— Dès que j'arriverai à bord de l'une des baleinières, je ferai partir une des fusées de signaux que nous y avons embarquées ; alors vous saurez qu'il faut espérer et crier de toutes vos forces.

Don Cornelio n'avait pas eu le temps de répondre un mot que l'intrépide plongeur s'élança la tête la première dans l'eau, sous laquelle le capitaine put le suivre à la raie lumineuse qu'il y traça et, comme si les hôtes féroces qu'elle abritait eussent reconnu une puissance supérieure, il vit les requins s'enfuir devant celui qui les bravait. Il est vrai, du reste, qu'ils étaient largement repus. Le capitaine vit Costal remonter assez loin à la surface de l'eau, puis le perdit de vue derrière la crête noire des lames, mais il lui sembla que le vent lui apportait de vagues paroles d'encouragement, et il n'entendit bientôt plus que les hurlements encore lointains de la rafale et le frapement lugubre des vagues sur les planches tremblantes du canot.

Quelque repu que soit un requin, il est bien rare que sa voracité naturelle s'apaise jamais, et quand l'Indien, qui n'avait pas oublié son ancien métier de plongeur, revint sur l'eau ; quand, son couteau entre les dents, il eut jeté à son compagnon d'infortune les

mots d'encouragement dont la brise n'avait apporté à ce dernier que des fragments épars, le Zapotèque regarda autour de lui.

Ce n'était point peur, c'était prudence.

Deux de ces tigres de l'océan, plus redoutables mille fois que ceux que nourrissent les savanes, nageaient dans le même sens que lui, l'un à droite, l'autre à gauche, à une distance d'environ vingt pieds. Quelque terrible que fût un pareille voisinage, l'habitude qu'il en avait contractée sur les bancs de perles, son imperturbable croyance au fatalisme, la préoccupation, en outre, que devait naturellement lui causer la crainte de ne pas retrouver les baleinières sur une mer immense et au milieu de profondes ténèbres, tous ces motifs réunis empêchaient l'Indien de porter une bien grande attention à ces dangereux compagnons de voyage.

Costal, toutefois, par prudence et non par crainte, nous le répétons, tournait la tête de temps à autre pour s'assurer de la position de ses deux ennemis, et chaque fois leurs ailerons lui semblaient plus rapprochés.

Puis aussi, tout en fendant l'eau d'une coupe rapide et vigoureuse, le nageur essayait de percer à travers l'obscurité pour découvrir l'objet auquel sa vie était attachée, mais partout ses yeux ne voyaient qu'un horizon sombre, vide, et que bornait à peu de distance la crête écumeuse des lames.

Un coup d'œil jeté de côté lui fit bientôt apercevoir les deux ailerons sinistres toujours se rapprochant de lui ; il n'en était plus séparé que par une distance de dix pieds.

Costal continuait à n'avoir pas peur des requins : l'immense solitude de l'océan commençait seule à l'effrayer.

Quelque intrépide que soit un homme, il lui est sans doute permis de faiblir un moment, lorsque livré à la merci des flots sur une mer sans limites, escorté par des requins voraces au milieu d'une nuit obscure et sans indication précise, il cherche comme dernier moyen de salut un point aussi imperceptible qu'une baleinière.

Quelque vigoureux que puisse être un nageur, son haleine s'épuise à la suite de longs et pénibles efforts, quand un couteau entre les dents l'empêche d'ouvrir la bouche pour aspirer à longs traits l'air dont ses poumons ont besoin, et Costal, pour rien au monde, n'eût voulu lâcher son arme à la lame aiguë et tranchante, sa seule ressource contre les requins en cas d'attaque.

Depuis quelques instants, l'Indien sentait battre son cœur avec plus de force ; il attribua cette circonstance aux efforts qu'il faisait, et prit son couteau dans l'une de ses mains.

Les pulsations de son cœur n'en furent pas moins rapides ; di-

sons-le sans honte pour lui, Costal avait peur. Puis, en nageant avec un poing fermé, l'autre main restée libre devait redoubler ses efforts.

La précaution d'avoir son couteau prêt à tout événement ne paraissait du reste pas inutile. Les deux requins commençaient à le devancer en convergeant tous deux vers le point par lequel il devait passer.

A cet aspect nouveau que prenait la chasse persévérante et silencieuse dont il était le but, l'Indien obliqua rapidement à droite. Les deux requins changèrent leur direction et continuèrent à nager de conserve.

De longs et terribles moments s'écoulèrent, pendant lesquels, obligé à forcer sa route sur la droite, il fut ainsi mis malgré lui dans la bonne voie. Il allait devoir son salut à deux terribles ennemis acharnés contre lui.

Un cri de joie s'échappa de sa poitrine haletante à la vue des trois baleinières, qui tout à coup s'élevèrent devant lui en dansant sur la houle.

L'Indien poussa un second cri, un cri lui répondit. Alors, il ramassa ses forces défaillantes pour gagner les baleinières ; car, bien qu'on l'y eût entendu, on ne le voyait pas.

Malheureusement, les deux requins gardaient l'un la droite, l'autre la gauche de l'étroit chemin qu'il devait suivre pour arriver à la plus rapprochée des trois embarcations, et Costal eût épuisé à faire un détour ce qui lui restait de force. Il suivit son chemin tout droit.

Le couteau à la main, le cœur palpitant, Costal, prêt à enfoncer son arme dans la gueule du premier requin qui l'ouvrirait, effrayant ses voraces ennemis du geste et de la voix, longea, comme fait un navire en perdition à travers des récifs aigus, les deux masses noires aux ouïes phosphorescentes. Des yeux ternes et glauques laissèrent tomber sur lui des regards vitreux, puis les deux masses noires s'écartèrent.

Costal n'eut que la force de s'accrocher à l'une des baleinières. et quand les bras tendus vers lui l'y eurent halé épuisé, le cœur sans battement, il demeura évanoui.

Sa présence racontait assez évidemment la triste histoire du canot. Costal, eût-il eu sa connaissance, n'eût pu rien ajouter à l'évidence ; voilà ce que pensa le mariscal à son aspect.

— Ne cherchons plus le canot, messieurs, dit-il ; allons droit sur l'île.

Puis ôtant son chapeau.

— Prions, continua-t-il, pour l'âme de nos malheureux cama-

rades, pour le capitaine Lantejas surtout ; nous perdons en lui un vaillant officier.

Les baleinières suivirent leur route silencieuse après cette laconique oraison funèbre de don Cornelio, qui attendait toujours

Revenons vers lui, vers le canot où le malheureux officier, seul au milieu des dangers qui l'entouraient, contemplant l'océan, livide comme la mort en l'absence des éclairs, et flamboyant comme une fournaise quand les nues se fendaient en sillons de feu. Il écoutait le vent qui sifflait en fouettant l'onde, comme le cavalier qui excite sa monture de l'éperon et de la voix ; il entendait la vague rugir comme le coursier sauvage qui se révolte contre son cavalier. Heureusement, l'orage n'en était qu'à son prologue, et il pouvait se tenir encore sur son frêle support. Il cria à plusieurs reprises, mais le vent lui rejetait ses cris inutiles à la face avec l'écume des lames.

Le secours n'arrivait pas ; Costal était sans doute noyé ou dévoré, et le malheureux capitaine pensait qu'il n'avait plus qu'à se résigner au même sort. Soudain, à la lueur d'un éclair, il lui sembla voir apparaître au sommet d'une lame et sur un flot d'écume la forme longue d'une barque et des figures humaines. Il tressaillit d'espoir ; mais, quand l'éclair se fut éteint, il ne vit plus que des vagues noires frissonner et danser à la place de la vision. Il cria encore, et le son rauque qui déchira son gosier se perdit au milieu des hurlements de la mer et du vent. Il était sûr néanmoins de ne pas s'être trompé, et les lames que le vent soulevait pouvaient seules le cacher à ses compagnons et les lui rendre également invisibles.

Mais bientôt sa certitude ne fut plus qu'un doute ; le rayon d'espoir qu'il avait eu s'évanouit, et il vit de nouveau dans toute sa nudité l'horreur de sa position.

Tout à coup, au moment où, soulevé jusqu'à la crête d'une lame il put dominer un instant au-dessus de son court horizon, il aperçut encore bien distinctement, à la lueur d'un second éclair, la même barque, les mêmes figures, mais dans une direction opposée. Les chaloupes l'avaient dépassé sans le voir. La vague s'affaissa sous lui ; il perdait de vue les sauveurs qui le cherchaient où il n'était pas. Peu s'en fallut que dans l'accès de désespoir insensé qui s'empara de lui, il ne se laissât volontairement entraîner par un de ces flots dont il était le triste jouet.

L. DE B.

(A continuer.)



# DISCOURS

PRONONCÉ SUR LA TOMBE DE M. F. X. GARNEAU.<sup>1</sup>

EXCELLENCE,

Nous voici réunis près de la tombe d'un ami, d'un compatriote, d'un écrivain dont tout pays aurait droit de s'enorgueillir, d'un homme enfin tout dévoué à notre beau Canada. En disant un dernier adieu à ses restes mortels, il semble que nous remplissons un pieux devoir non-seulement pour nous-mêmes, mais pour le pays tout entier.

Ce fut une belle et patriotique pensée à l'exécution de laquelle il vous fut donné de présider avant même d'être appelé à la première dignité de notre nouvelle province, que de s'occuper de la renommée de celui qui avait songé avant tout à la gloire de sa patrie.

Le nom de François-Xavier Garneau est célébré partout où le Canada lui-même est connu ; il est inséparable de la renommée de notre pays : il eût donc été bien pénible que celui qui a élevé à notre patrie le plus beau des monuments, n'eût pas lui-même une pierre tumulaire sur le sol dont, poète, il avait chanté les beautés, historien, célébré les héros.

Poète, voyageur, historien, François-Xavier Garneau a été en même temps un homme d'initiative, de courage, d'héroïque persé-

<sup>1</sup> C'est un sentiment de reconnaissance et de vénération pour la mémoire de l'illustre historien du Canada, collaborateur de ce recueil, qui nous engage à reproduire dans nos pages le remarquable discours de M. Chauveau. Ce discours a été prononcé par l'honorable premier ministre le 15 de septembre, lors de l'inauguration du monument élevé par les citoyens de Québec à la mémoire de M. Garneau. Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur, Sir Narcisse Fortunat Belleau, et une foule de personnes distinguées de la capitale assistaient à la cérémonie.—NOTE DE LA DIRECTION.

vérance, d'indomptable volonté, de désintéressement et de sacrifice. Une idée fixe, ou mieux que cela, une grande mission à remplir s'était emparé de tout son être ; il lui a tout donné : cœur, intelligence, repos, fortune, santé : sa grande tâche, son œuvre, un monument national à élever, à compléter, à retoucher, à embellir une fois qu'il fut terminé ; voilà à ses yeux toute sa vie.

Et cela, Messieurs, cela fut accompli aux dépens de ses veilles, sans nuire à de plus humbles travaux. Il y avait, pour bien dire, en lui deux hommes, celui qui s'était voué aux fonctions modestes, sérieuses, et difficiles, nécessaires à l'existence de sa famille, et l'homme voué à la patrie, au culte des lettres, aux muses, à la poésie, à l'histoire. Et, chose rare parmi les plus rares, ces deux hommes étaient formés en quelque sorte à l'envie l'un de l'autre et presque sans secours étranger. Muni seulement des plus simples rudiments de l'instruction primaire, il avait su acquérir, conserver et perfectionner à la fois l'éducation pratique nécessaire au commis de banque, au notaire, au fonctionnaire municipal, et l'éducation littéraire et philosophique qui fait le penseur et l'écrivain.

Quel plus grand exemple de la puissance de la volonté humaine ! Quelle plus belle leçon ! Quel plus grand enseignement pour la jeunesse de notre pays ! M. Garneau n'a pu, bien qu'il le désirât vivement, suivre un cours d'étude dans un collège ; et cependant, combien y en a-t-il qui, avec ce puissant secours, ont entrepris et accompli une tâche égale à la sienne ? Sans doute, il avait un rare talent, un rare génie ; mais n'y a-t-il pas lieu de craindre que beaucoup d'intelligences égales à la sienne et soutenues par les forces vives que donne une instruction régulière et acquise à l'heure voulue, n'aient été perdues pour la société par l'absence de volonté, par cette lâche condescendance à de vulgaires passions si communes et si dévastatrices tout autour de nous ?

Sur ce rapport, l'œuvre à laquelle Votre Excellence a bien voulu présider, est non-seulement une bonne action, elle est un bel exemple. Nous oserons dire à la jeunesse : le Canada, comme les autres pays, commence à apprécier les travaux de l'esprit, et bientôt, espérons-le, comme l'a dit notre historien lui-même dans une de ses pages éloquentes, *un temps viendra où pleine justice sera rendue à ceux qui auront fait des sacrifices pour la plus belle des causes qui puisse occuper l'attention des sociétés.*

En attendant, ne demandons point à chacun d'entreprendre une aussi grande œuvre ; disons seulement à tous : rendez-lui du moins justice en lisant et en méditant son livre admirable.

Vous y verrez et la naissance et le développement de cette nation nouvelle qui, pas à pas, va s'asseoir au banquet de l'humanité. Vous

y verrez Cartier plantant la croix semée de fleurs de lys sur le bord de cette rivière qui coule là-bas à nos pieds ; vous y verrez passer, semblables à une grande troupe de sanglants et terribles fantômes, ces nations errantes qui devaient nous céder la place. Vous y verrez Champlain planter sa tente sous les arbres dont quelques-uns naguère ombrageaient encore plusieurs parties de la grande ville que nous venons de quitter ; Laval jeter dans cette enceinte cette précieuse semence qui s'est développée en tant de bienfaits ; Marie de l'Incarnation et ses compagnes chanter leurs pieux cantiques au milieu de leurs jeunes néophytes sous cette double et auguste voûte d'une forêt primitive et d'un beau ciel canadien ; Maisonneuve et ses intrépides compagnons fonder au sein du pays iroquois cette prodigieuse colonie de Montréal ; Melle Mance et la Sœur Bourgeois pénétrer avec une égale intrépidité dans ces régions inhospitalières ; Frontenac imprimer enfin la terreur aux hordes barbares et repousser avec un si grand courage la flotte de l'amiral Phipps. Puis, vous verrez défiler devant vous cette longue suite de gentilshommes et de paysans français qui furent nos pères, ces hardis pionniers toujours prêts à quitter la bêche et la charrue pour le sabre et le fusil, ces gais et braves aventuriers se faisant sauvages avec les sauvages, glissant comme eux dans leurs rapides esquifs, et luttant avec eux de courage et d'adresse ; ces missionnaires intrépides, ces héroïques martyrs, ces femmes pieuses, et aussi ces héroïnes de notre histoire, ces Jeanne d'Arc canadiennes, les Verchères et les Drucourt.

Vous écouterez le récit de toutes ces grandes expéditions de nos pères : Lasalle et Joliette découvrant le Mississipi ; Bienville, à l'autre extrémité de ce continent, fondant la Nouvelle-Orléans ; Rouville et ses bandes saccageant la Nouvelle-Angleterre ; Nicolet et la Veyranderie découvrant les vastes régions de l'Ouest ; de Beaujeu succombant avec Braddock sur le champ de bataille de la Monongahéla, comme devait périr plus tard Wolfe et Montcalm sous nos remparts ; Iberville promenant notre drapeau victorieux du Mexique à la Baie d'Hudson, et vous pourrez vous écrier : ce continent tout entier ne fut que le vaste théâtre des exploits de nos pères. Et puis, après toutes ces longues luttes, ces guerres sans cesse renaissantes, cette longue succession d'épreuves de tout genre, famines, épidémies, incendies, massacres, mauvaise administration, immigration insuffisante, secours promis et refusés, échecs endurés avec patience, mais trop souvent renouvelés pour l'honneur de la France et pour le succès de la colonie, arrivera le grand jour, le jour de la dernière catastrophe, lorsque la Nouvelle-France, épuisée d'hommes, de vivres et de munitions, envahie de tous côtés par

terre et par mer, par des armées et des flottes toujours vaincues et toujours renaissantes, tendra en vain les bras vers la vieille France ; c'est alors que l'historien grandissant avec sa tâche saura vous dire avec les derniers malheurs, les dernières gloires du vieux drapeau blanc aux fleurs de lys d'or sur les bords du St. Laurent. Il vous racontera les courageux efforts des Acadiens luttant jusqu'à la dernière heure, et dispersés sur le vieux continent ; Louisbourg, ce Québec du golfe, résistant fortement aux forces supérieures de Wolfe et succombant victime d'une faute assez semblable à celle qui fit tomber notre forteresse ; ensuite Montcalm si glorieusement vainqueur à Carillon avec des forces inférieures, et quelques semaines seulement avant la prise de Québec, sur ces hautes falaises de Beauport où Lévis, Juchereau et Bourlamarque secondèrent son courage. Puis, enfin, après la grande bataille où les deux héros, le Français et l'Anglais, tombèrent également, lorsque Québec bombardé ne sera plus qu'une vaste ruine, il vous dira avec un légitime orgueil le dernier triomphe des Français et de nos aïeux, cette dernière victoire emportée par le chevalier de Lévis sur le général Murray, sur le sol même que nous foulons, tableau final de la conquête qu'il a su le premier mettre en relief et consacrer pour la postérité.

S'inclinant respectueusement, comme le firent nos ancêtres eux-mêmes, devant les décrets de la Providence, il reprendra ensuite avec courage, presque avec sérénité, le récit d'une nouvelle lutte moins sanglante et non moins intéressante. Il vous montrera Murray et Carleton pratiquant le noble conseil de Virgile *parcere subjectis et debellare superbos*, reconnaissant le mérite des vaincus et les protégeant contre d'ignobles persécuteurs, l'Angleterre hésitant souvent entre les conseils de la partialité et ceux de la justice ; Dambourgès et les Canadiens sauvant Québec en 1774 ; Salaberry repoussant Hampton en 1814, à la suite de la longue tyrannie de Craig ; la fidélité de nos compatriotes mise à l'abri même du soupçon ; le grand évêque Plessis enseignant aux vainqueurs à respecter les droits de la religion, et disant au pouvoir civil : *tu n'iras pas plus loin* ; enfin les libertés constitutionnelles accordées en 1791, se développant lentement à travers les entraves de l'oligarchie. Avec quel amour, mêlé de vénération, n'a-t-il point sculpté les grandes figures de cette lutte parlementaire ; De Lotbinière, Panet, Bédard, Taschereau, les deux Papineau, les deux Stuart, Nelson, Villières, Viger, Bourdages, LaFontaine, Morin et les autres défenseurs de nos libertés !

Puis, arrivant à de nouvelles catastrophes, à la fin d'un autre régime, avec quelle verve patriotique n'a-t-il pas raconté le san-

glant dénouement de cette résistance à la suite de laquelle la véritable constitution britannique devait nous être octroyée, dans des conditions pourtant si dangereuses et si difficiles pour nous ? Aussi à l'époque contemporaine, quels regards anxieux et jaloux pour notre nationalité n'a-t-il point jetés sur notre avenir !

Ce magnifique ouvrage où, pour emprunter à son élégant biographe une expression qui m'a frappé, " le frisson patriotique court dans toutes les pages," est, dans ses premiers volumes surtout, voisin de la plus haute inspiration. Cela s'explique facilement. Notre histoire est digne d'une épopée et notre premier historien était poète avant tout.

Oui, il fut poète, ce fut le poète qui poussa le voyageur, et le poète et le voyageur qui créèrent l'historien. Ce fut le poète qui rêvant d'autres cieux, d'autres rivages que ceux qu'il avait tant admirés, se sentit épris du désir de parcourir l'Amérique, et de voir un peu cette vieille Europe qui alors était si loin de nous. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'intéressant récit qu'il en a fait lui-même pour s'assurer qu'il vit avec une noble jalousie la gloire des deux grandes nations auxquels les habitants du Canada doivent leur existence, qu'il admira leurs monuments, tout en songeant à notre passé et à notre avenir, et qu'il se dit à lui-même : si je ne puis, comme on l'a fait ici, buriner sur l'airain les combats de nos aïeux, du moins je les inscrirai au livre de l'histoire. Les inspirations littéraires et patriotiques qu'il éprouvait déjà devinrent des réalités au contact des grands hommes et des grandes choses du vieux monde ; l'amour rempli de crainte qu'il éprouvait pour sa patrie, amour empreint de tristesse, enveloppé de sombres prévisions, reçut une impulsion nouvelle lorsqu'il entendit Nemcewicz chanter les malheurs de la Pologne, O'Connel tonner contre les injustices dont l'Irlande était victime.

Son livre ne fut pas écrit, comme tant d'autres livres, pour contenter une fantaisie, pour se faire une réputation, pour acquérir la fortune, ce fut une grande entreprise : la réhabilitation d'une race à ses propres yeux et aux yeux des autres races. Il voulut avant tout effacer ces injurieuses expressions de race conquise, de peuple vaincu. Il voulut faire voir que, dans les conditions de la lutte, notre défaite fut moralement l'équivalent d'une victoire. Les hommes des autres races destinés à habiter avec nous, à partager en frères avec nous cette vaste et magnifique contrée, le remercieront un jour d'avoir mis la vérité en pleine lumière, d'avoir fait disparaître d'injustes préjugés, de nous avoir fait leurs égaux à nos yeux et aux leurs, d'avoir donné par là un gage de plus à la concorde si nécessaire à l'accomplissement de nos communes destinées.

Lié d'amitié avec d'habiles et patriotiques écrivains qui l'avaient devancé, avec d'infatigables chercheurs, amis de notre histoire et de nos antiquités, il posa avec eux les bases de notre littérature naissante ; il se vit bientôt entouré d'émules et même de rivaux ; à lui cependant le mérite de l'initiative, la palme du premier triomphe !

Au prix de ses veilles et de son repos, de sa santé, de la fortune qu'il aurait pu si facilement acquérir, il nous a donné de bien grandes choses dont les moins grandes ne sont point le respect de nous-mêmes, l'amour exalté de notre pays, la foi dans notre avenir. Certes, nous lui aurions donné fort peu de choses en retour, notre reconnaissance se bornait à ce monument simple et touchant, il est vrai, mais encore si insuffisant, s'il ne s'en élevait pas un autre plus grand, plus beau, plus impérissable dans la mémoire de tout un peuple !

Nous pleurons la mort des grands hommes, mais pour eux plus que pour les autres, n'est-il pas bon après tout que cette pauvre vie, avec ses agitations, ses revers, ses injustices, ses caprices du moins apparents, que cette pauvre vie finisse un jour ? Car ce jour-là commence la grande réparation !

Leur gloire s'élève et va toujours grandissant comme ces merveilleux édifices que le voyageur voit s'élever et grandir au-dessus des villes en les quittant et en perdant de vue tout ce qui les entoure.

Les générations nouvelles apprennent leurs noms, et les redisent avec amour, et de tous les fracas, de toutes les ambitions, et les prétentions et les intrigues d'une société, tout ce qui reste, ce sont quelques modestes et sereines réputations aussi dédaignées pendant la vie que belles après la mort !

Mais, encore, ce n'est là que de la justice humaine ; la postérité a ses caprices, ses oublis, ses injustes dédains ! A certaines époques il fait nuit dans la mémoire des peuples comme dans celle des hommes ; sur le vaste océan des âges, le temps promène le sombre oubli, comme une brume épaisse, impénétrable.....

Ah ! messieurs, si une voix plus autorisée, si celle d'un ministre de la religion se faisait entendre, elle vous parlerait d'une immortalité, elle nous dirait que celle-là est au-dessus de toute notre gloire humaine de toute la hauteur qui sépare le ciel de la terre !

Nous ne pouvons pénétrer, il est vrai, les mystères de l'autre vie ; mais nos croyances nous enseignent que nous y pouvons encore quelque chose, que ce n'est pas en vain que la sainte prière se répand avec l'encens et les larmes sur la tombe de nos amis, que la grande solidarité humaine ne finit pas avec la mort. Cette admirable trilogie de l'église militante, de l'église souffrante et de l'église triomphante qui, si elle n'était pas un dogme, serait encore la plus

belle des conceptions philosophiques, reliant un monde à l'autre, bannit les sombres terreurs, et fait briller sur le terrible passage la douce lumière de l'espérance qu'allume la foi, qui nourrit la charité.

Notre ami fut bon, modeste, intègre, dévoué ; il mourut en chrétien ; nous pouvons donc en toute confiance dans cette autre patrie, lui adresser nos adieux.

Adieu, mon ami, adieu, au nom d'abord de notre longue amitié, au souvenir de ses douces causeries où vous aimiez tant à nous parler de l'avenir de notre cher Canada. Adieu et merci ! Merci des beaux sentiments que vous avez fait germer dans les âmes, merci du bien que vous avez fait à notre jeunesse, merci de vos grands, de vos sublimes exemples !

Adieu, au nom de votre famille, à qui vous léguez un si beau nom, adieu au nom de ceux que vous avez tant aimés !

Adieu, au nom de votre pays. Jouissez en paix, jouissez de votre double immortalité. Dans ces grandes destinées qui s'ouvrent devant lui, le Canada ne vous oubliera pas ; les peuples rivaux qui nous entourent, apprendront dans vos œuvres à aimer nos ancêtres, ils réclameront leur part de notre glorieux héritage.

Soyez tranquille. Quelque chose qui arrive, notre pays, notre nationalité chérie ne manqueront point de défenseurs. Nous vous le promettons, au nom de cette jeunesse, de cette foule recueillie qui entoure votre tombe. Et puis, le ciel n'est pas une prison ! Ces hommages rendus à votre mémoire, vous les voyez, n'est-ce pas ? Ces beaux sentiments que vous avez semés, vous les verrez germer, grandir, se développer. Du sein de l'immortalité, vous planerez, esprit bienfaisant, sur notre avenir. Car déjà vous avez été, ou, grâce à la sainte prière, bientôt vous serez reçu là-haut par votre aïeul, ce bon vieux canadien qui, *de sa main tremblante*, nous disiez-vous, *vous montrait le théâtre des derniers exploits de nos ancêtres*, par votre père qui vous donna l'exemple du courage et du travail, par votre mère qui vous fit si bon, si sage, si vertueux ; par cette autre mère à nous tous catholiques, dont la vôtre vous apprit à balbutier le nom, nom qui revenait si souvent sur vos lèvres dans les épreuves de votre cruelle maladie ; par tous les héros canadiens que vous avez tirés de l'oubli. Vous ne connûtes que les saintes joies de la famille, que les austères plaisirs de l'étude, que les paisibles triomphes des lettres ; votre bonheur, votre gloire doivent être proportionnés à vos sacrifices.

Ici, vos restes mortels reposeront sous cette pierre tumulaire, sur ce champ de bataille que vous avez célébré, non loin de cet autre monument que vous avez eu la joie de voir élever à nos héros, au

milieu de cette grande nature que vous avez si bien appréciée. Ces grands pins qui vous entourent conserveront en votre honneur leur sombre verdure, et les oiseaux d'hiver, sujet d'une de vos poésies, viendront y gazouiller sur votre tombe. Ces lumières errantes de notre ciel boréal, que vous avez aussi chantées, se réuniront au-dessus de vous en couronne aux mille couleurs. Les restes des héros, qui vous entourent, tressailleront peut-être auprès des vôtres, les derniers indigènes dont vous avez reproduit la plainte erreront autour de cette enceinte, et vous direz encore comme en vos vers harmonieux :

Perfide illusion, au pied de la colline,  
C'est l'acier du faucheur !

Cette foule religieusement émue va s'écouler ; le silence va se faire en ces lieux ; la nuit va descendre ; mais à votre égard le silence et la nuit ne se feront jamais dans nos âmes !

Adieu, encore une fois, adieu !

P. J. O. CHAUVEAU.

---



## LE CANADA FRANCAIS A L'ANGLETERRE.

---

Ce n'est rien de ton sang qui coule dans mes veines,  
Albion, je n'ai point ta langue ni ta foi ;  
Pour vaincre ma fierté tes lutttes furent vaines  
Et sous ton étendard je dicte seul ma loi.

A l'heure où tes soldats déroulaient sur mon fleuve  
Ton drapeau si souvent refoulé de ses bords,  
Le mien sombrait au loin ! Et pour doubler l'épreuve  
Ma détresse enviait le repos de mes morts.

Dans le mot des traités j'avais mis confiance,  
A toi, loyalement, mon cœur s'était offert :  
L'orgueil me répondit avec la défiance. —  
Qui fera le récit de ce que j'ai souffert !

Des chaînes qu'en tremblant l'esclave seul soulève  
Tu chargeas le guerrier ; vaincu mais non soumis,  
J'ai rompu les anneaux pour me forger un glaive  
Et je l'ai fait servir... contre tes ennemis !

Depuis, j'eus cent motifs à ta reconnaissance.  
Pourtant tu persistas dans ton aveuglement.  
Ce n'est qu'au dernier jour, quand trembla ta puissance,  
Que tu m'ouvris tes bras pour un rapprochement.

.....  
Ces vers furent écrits à la suite d'une courte conversation avec un anglais qui occupe dans notre pays un poste assez marquant. Egaré par des préjugés comme il en existe malheureusement encore trop, il niait la " race conquise la faculté de réclamer, au titre de ses droits, les privilèges qui constituent la vie propre de la nation française du Canada, et que les derniers événements viennent de rendre à jamais indéniabiles. Blessés par des opinions aussi injustes, j'allais répondre avec Isidore Bédard : " nous n'avons pour maîtres que nos lois ! " Mais je crus qu'il valait mieux renvoyer cet homme à l'étude de l'histoire.

Sans secours, j'ai groupé sur ce sol d'Amérique  
 Ma tribu dispersée au souffle du malheur :  
 C'est plus qu'un rejeton d'une race héroïque,  
 C'est un peuple ! il est libre, il défend son honneur !

Oui, reconnais-moi bien !— Tu brisas par le monde  
 Tant de sceptres, de lois, de vieilles royautés,  
 Que ton œil, contemplant ma ruine féconde,  
 S'étonne d'un échec devant mes libertés.

Car tu n'as jamais pu les faire entrer sous terre !  
 Le jour où je tombai sans implorer merci,—  
 Elles m'ont conseillé la fierté salutaire  
 Qui plait même au vainqueur, quand il est noble aussi.

Mon fer croisa le tien au feu de cent batailles ;  
 Le sort m'a terrassé plus que tes généraux ;  
 Tu convoitas mon sol, mon foyer, mes murailles,  
 Mais pour te résister j'eus toujours des héros.

Enfin, lorsqu'abattu je te rendis les armes,  
 César, ton prisonnier fut Vercingétorix :  
 J'acceptai mon destin en méprisant les larmes,  
 Le sang des vieux Gaulois n'est pas encore tari !

Je puis ceindre l'épée autrefois vengeresse  
 Des griefs qu'amassaient contre toi mes aïeux,—  
 Mais avec tes enfants partageant ma tendresse  
 J'embellis de la paix le temple glorieux.

Je marche à tes côtés sans incliner la tête :  
 Je crois en ma valeur ;—j'aime à me souvenir ;—  
 J'espère dans mon droit pour braver la tempête ;  
 Et, scrutant mon passé, j'entrevois l'avenir !

Vois donc sur quel pilier pose ici ton empire  
 Et tu respecteras mes efforts courageux.  
 Tandis qu'ouvertement dans tes murs on conspire,  
 Moi, grandi l'arme au bras, je serai généreux :

En échange des maux dont j'ai gardé mémoire,  
 Tiens ! prends ce don royal : un trône est là pour toi !  
 Vainement tu voulus m'effacer de l'histoire,—  
 Dis lequel est de nous plus digne d'être roi !

Par les chemins ombreux ;— au seuil de nos villages ;  
 Sur mon beau St. Laurent,—au fond des ateliers,  
 Bondissent à ma voix les cœurs, les vrais courages :  
 Mes fils savent m'aimer et comptent par milliers !

Heureux des droits auxquels l'héritier peut prétendre,  
Ils ont gardé l'espoir de les voir maintenir,  
C'est un dépôt sacré, qu'intact il faudra rendre,  
Et leurs regards jaloux plongent dans l'avenir.

Ma main bien-aimée a su tracer la route,  
Ils veulent la poursuivre à pas sûrs, quoique lents ;  
Il n'est point de labeur, si pénible, qui coûte  
Quand il est tempéré par des fruits consolants.

La foi qui les conduit, c'est la foi des ancêtres ;  
Leur bravoure est le lot des enfants du soldat ;  
Leur génie isolé n'a pas connu de maîtres,  
Mais il place au soleil le nom du Canada !

Albion ! si l'outrage est né de l'ignorance,  
Nous avons malgré lui des gloires à chanter !  
Et je dis pour calmer la frivole arrogance:  
Mes bardes n'auront pas de taches à compter !

Donc, il ne faut rougir du serment qui nous lie  
L'érable et le rosier sont nobles tous les deux,  
Nul n'abdique ses droits, nul ne se mésallie,  
L'estime est digne et belle,—et le mépris hideux.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, Juin 1867.

---

# LA POLOGNE.

---

APRÈS L'INSURRECTION DE 1863. — SON ÉTAT POLITIQUE ET RELIGIEUX.

Parmi tous les siècles écoulés, il n'en est pas de plus fécond en événements étranges, en résultats inattendus que le nôtre ; et parmi ces événements, il n'en est aucun qui soit plus digne de l'attention de l'historien et du philosophe que les péripéties religieuses et sociales subies par la Pologne à la suite de sa dernière et malheureuse insurrection de 1863.

Etrange spectacle, en effet, que le socialisme encouragé par l'autocrate de toutes les Russies et l'anarchie tolérée par un gouvernement qui puise toute sa force dans l'aveugle soumission des masses ! invraisemblable pour quiconque n'a pas suivi pas à pas les oukazes successivement promulgués par le czar, et les moyens adoptés par son gouvernement pour pacifier ou plutôt pour écraser la nation polonaise. Les extrêmes se touchent, comme dit un ancien et véridique proverbe ; et de même que du sublime au ridicule il n'y a qu'un pas, de même aussi un odieux despotisme, en ravalant tout ce qu'il y a de grand, de noble, et d'intelligent dans une nation, rabaisse tout au niveau d'une obéissance passive et produit ainsi un état de choses qu'on pourrait qualifier de "socialisme dans la servitude."

## I

Coup d'œil général. — Caractère de l'insurrection de 1863. — Indifférence des paysans. — Oukaze de mars 1864. — Sa mise en exécution. — Indemnité accordée aux seigneurs. — Effet funeste produit par l'oukaze sur les populations. — Persécution systématique de la noblesse. — Régime militaire. — Ecoles rurales.

L'insurrection qui éclata en Pologne au mois de février 1863 et qui a duré jusqu'au printemps de 1864, a été commencée par la bourgeoisie, dirigée et soutenue par la noblesse. Le clergé même, partisan de l'autorité tant qu'il ne s'agissait que de droits politiques, se rangea du côté des patriotes aussitôt qu'il vit cette même autorité viser à la destruction de l'Eglise catholique en Pologne. Toute la partie intelligente et éclairée de la nation, c'est-à-dire la grande majorité, y a pris une part énergique et active; et c'est aussi sur eux qu'est retombé tout le poids de la persécution et de la vengeance du gouvernement russe. Seul, le paysan des campagnes, ignorant et grossier, conserva pendant toute la durée de la lutte une neutralité absolue, une indifférence profonde à l'égard des deux partis. Récemment affranchi du travail obligatoire par le vœu unanime de la noblesse, qui sacrifiait ainsi ses intérêts matériels à l'intérêt général du pays, il estimait trop les bienfaits de sa nouvelle condition pour s'exposer à les perdre par l'issue incertaine des événements qui s'accomplissaient autour de lui. Les généraux et les fonctionnaires russes chargés par le czar d'étouffer dans le sang l'insurrection polonaise, se trompèrent ou feignirent de se tromper sur cette indifférence des paysans; et toujours attentifs à persuader à leur maître que tout allait pour le mieux en Pologne, ils accréditèrent à St. Petersbourg l'opinion que les paysans polonais étaient animés d'une affection profonde et d'un dévouement à toute épreuve pour leur gracieux souverain; et que, seule, la crainte des bandes insurgées les empêchait de proclamer hautement leurs sentiments de fidélité et d'amour. Un si beau dévouement, de si louables sentiments ne pouvaient manquer d'être récompensés; les autocrates russes ont de tout temps donné un salaire magnifique à la servilité; bien entendu qu'ils le font au dépens d'autrui, c'est-à-dire en spoliant ceux qui ne trouvent pas que leur autorité soit la seule sainte, la seule juste, la seule digne d'être subie par des hommes de cœur. L'empereur Alexandre n'a pas agi autrement que ses prédécesseurs; et c'est ce qui a donné lieu au fameux oukaze lancé au mois de mars 1864.

Il faudrait remonter aux temps de Marius et de Sylla pour trouver un exemple de violation aussi manifeste du droit de pro-

priété que celle sanctionnée par l'oukaze ci-dessus mentionné. Prendre aux uns pour donner aux autres, spolier les seigneurs sans leur accorder aucune indemnité sérieuse, et distribuer leurs dépouilles aux paysans, c'est là mettre en pratique les maximes du socialisme le plus effréné ; et ce forfait politique, cet odieux abus d'un pouvoir illimité a été enfanté, discuté et décidé dans le conseil privé de l'empereur, sans que les parties intéressées fussent, je ne dis pas consultées, (une telle proposition serait considérée en Russie comme un blasphème à la *divine* autorité du czar) mais même informées de l'arrêt irrévocable qui les menaçait et qui devait bouleverser de fond en comble l'économie sociale de la Pologne.

En effet, un beau matin le *Dziennik Warszawski*, journal officiel de Varsovie, publia dans ses colonnes l'oukase dont voici quelques extraits :

“ 1. Il sera distribué aux paysans du royaume de Pologne un lot de terre correspondant au tiers de la totalité des biens fonds possédés par leurs seigneurs respectifs, en récompense de leur loyauté et en dédommagement du travail obligatoire qu'ils ont pendant longtemps acquitté au profit des dits seigneurs.

“ 2. Une commission nommée par le gouvernement sera chargée de décider dans chaque seigneurie de l'étendue et de la valeur des terres devant être retranchées du domaine et distribuées aux paysans.

“ 3. Une indemnité sera donnée aux seigneurs en bons sur l'état, sous le nom de *lettres de liquidation* (listy likwidacyjne); le cours des dits bons sera hypothéqué sur les terres appartenant à la couronne.”

Cette mesure quoique essentiellement arbitraire aurait pu cependant être justifiée par la nécessité d'en finir une bonne fois avec les institutions fédérales qui, malheureusement, s'étaient perpétuées en Pologne jusqu'à ces dernières années.<sup>1</sup> Mais pour cela il aurait fallu indemniser équitablement les seigneurs de leurs pertes ; et on verra par la suite comment dans le cas présent le gouvernement russe a procédé à l'exécution de ses engagements envers les Polonais.

Aussitôt l'oukaze publié on s'occupa de le mettre en vigueur ; dans chaque arrondissement on nomma des commissions composées de quatre à cinq membres auxquelles on donna le nom de *commissions rurales* (kommissye rotoscianskie). Les commissaires

<sup>1</sup> La constitution du 3 mai 1791, dernier acte de la Pologne indépendante, avait aboli les droits seigneuriaux et le travail obligatoire ; mais ces réformes libérales furent annulées lors de l'invasion moscovite, et l'ancien système fut rétabli malgré les protestations des Polonais.

furent choisis parmi des officiers de grades inférieurs dans l'armée russe, c'est-à-dire parmi les hommes les moins capables de remplir des fonctions où il fallait une grande impartialité, unie à une connaissance exacte des relations de seigneur à paysan et des coutumes polonaises. Ce qui les avait désignés au choix de leur gouvernement c'était une haine profonde pour la Pologne, un dévouement servile pour le czar, et une espèce de penchant pour la démagogie qui les portait à hair tous ceux que l'intelligence et l'éducation avaient élevé au-dessus du niveau de leur brutale ignorance. Il y a en Pologne un proverbe qui dit : grossier comme un officier russe, et pendant l'exercice de leurs fonctions les commissaires le justifèrent pleinement. Ces messieurs allaient de village en village s'installant toujours dans la maison du seigneur qu'ils allaient spolier, avec un sans-gêne et une impudence admirables ; ils mangeaient ses poulardes, buvaient son vin, fumaient ses cigares et se prélassaient dans ses fauteuils ; puis quand ils en venaient à la distribution des terres, ils ne manquaient jamais de spolier leur amphitryon le plus qu'il était en leur pouvoir, en interprétant les différents points de l'oukaze de la manière qui lui était la plus défavorable, et en lui adjugeant une indemnité aussi restreinte que possible.

En annonçant dans l'oukaze qu'une indemnité serait accordée aux seigneurs en échange de leurs terres, le cabinet de St. Petersburg avait voulu jeter de la poudre aux yeux de l'Europe ; c'était là une manière tout-à-fait chinoise de détourner l'attention des censeurs importuns. En effet, l'oukaze dit que le cours des *lettres de liquidation* sera hypothéqué sur les biens possédés par la couronne dans l'étendue du royaume de Pologne ; et si cette clause avait été fidèlement observée la valeur de ces papiers ne serait pas tombée au-dessous de 70 0/10. Mais le gouvernement russe semble avoir hérité de la mauvaise foi des anciens Carthaginois ; et l'expression de *foi punique* pourrait être avantageusement remplacée de nos jours par celle de *foi moscovite*. Peu de temps après la mise en vigueur de l'oukaze, plusieurs terres de la couronne furent données à titre de récompense pour les services rendus pendant l'insurrection polonaise à des généraux et à des fonctionnaires qui s'étaient distingués par leur zèle. Dès lors, le paiement des *lettres de liquidation* n'offrant aucune garantie sérieuse, leur cours déclina rapidement et tomba successivement jusqu'à 40 0/10, chiffre auquel il s'arrêta au printemps de 1867. Comme l'indemnité adjugée n'était que de 15 roubles (\$10) par arpent, c'est-à-dire le quart de sa valeur réelle, si on veut retrancher de cette somme la perte de 60 0/10 sur les *lettres de liquidation*, on trouvera que l'indemnité

accordée pour les terres distribuées aux paysans ne montait qu'au dixième de leur valeur effective. C'est ainsi qu'en agit le gouvernement russe dans toutes ses transactions intérieures avec la Pologne, et c'est là ce que cette malheureuse nation est obligée de souffrir sans avoir même la liberté de se plaindre.

Des mesures aussi iniques et aussi arbitraires ne pouvaient manquer de produire un funeste effet sur l'esprit des populations. Les paysans s'étaient trouvés enrichis, presque à leur insu, des dépouilles de leurs seigneurs; cette spoliation ordonnée par l'autorité suprême avait complètement bouleversé les notions de la propriété à peine ébauchées dans leur intelligence grossière. Comme le bien-être leur était venu tout d'un coup sans qu'ils eussent eu la moindre peine à l'acquérir, ils ne songèrent plus qu'à en jouir et professèrent dès lors un grand éloignement pour le travail; car rien ne démoralise autant les masses que de leur donner la fortune sans travail; c'est un encouragement à la paresse. Les paysans refusèrent de travailler pour leurs seigneurs, à quelque prix que ce fut; de là, la ruine des grandes propriétés et des vastes exploitations agricoles, qui étaient la principale richesse du pays. Le crédit foncier, qui seul aurait pu relever la fortune croulante des seigneurs, fut également ruiné; en effet, quelle garantie pouvait désormais offrir la propriété territoriale? Un caprice de l'autocrate de toutes les Russies avait enlevé aux nobles une partie de leurs terres, un autre caprice pouvait leur en enlever la totalité. On conçoit aisément que la propriété n'étant pas assurée, le commerce et l'industrie languirent également; et tout le pays tomba dans une léthargie profonde, de laquelle il lui faudra bien des années pour se relever.

Certes, toute la nation polonaise a souffert et souffrira longtemps encore des suites de la malheureuse insurrection de 1863; mais aucune classe n'a été persécutée avec un acharnement aussi systématique que la noblesse. Nous avons vu plus haut quelle part active elle avait pris à la dernière lutte; mais ce n'est pas là la seule cause de la haine dont elle est l'objet de la part du gouvernement russe. Les hommes d'état russes, qui ont entrepris d'étouffer la nationalité polonaise, ont compris avec leur diabolique sagacité qu'il leur serait bien plus facile de russifier (si je puis me servir de ce terme) de grossiers paysans ne sachant ni lire ni écrire, qu'une noblesse intelligente et éclairée, en qui les souvenirs d'un glorieux passé ravivaient sans cesse d'ardentes aspirations vers un avenir plus heureux. Dès lors, il fut décidé qu'on emploierait tous les moyens pour ruiner la prospérité matérielle de la noblesse et



détruire le prestige moral dont elle était environnée aux yeux du peuple.

De ces deux buts proposés, le premier fut atteint tout de suite par la confiscation des terres, décrétée comme nous l'avons vu plus haut ; la plupart des familles nobles ayant sacrifié leurs dernières ressources à soutenir l'insurrection, ne purent supporter une telle atteinte faite à leur fortune, et elles furent ruinées. Le second résultat était plus difficile à obtenir et demandait du temps ainsi que des mesures spéciales ; voici comment ils s'y prirent pour arriver à leurs fins. Jusqu'alors la dignité de maire dans chaque commune avait appartenu au seigneur, comme étant le personnage principal et le seul assez éclairé pour juger impartialement les différends qui s'élevaient entre ses subordonnés. Mais, tout-à-coup, un oukaze du czar vint décréter que désormais un paysan seul pouvait devenir maire dans chaque village, et que sa nomination serait laissée à l'officier commandant militaire du district. Naturellement on ne choisit pour maires que des gens qu'on savait entièrement dévoués au gouvernement et prêts à servir ses desseins les plus iniques ; mais comme les nouveaux maires ne savaient ni lire ni écrire, ainsi que la généralité des paysans en Pologne, on leur adjoignit en qualité de secrétaires des sous-officiers de l'armée russe, démissionnés du service. Naturellement toute l'autorité tomba de fait entre les mains des secrétaires ; et ce furent eux qui excitèrent clandestinement les paysans à taquiner leurs anciens seigneurs, en faisant, pendant la nuit, des dégâts dans leurs récoltes, en tenant des propos insultants en leur présence, et en laissant de toute manière leur longanimité. De toutes ces tracasseries, il résulta nécessairement une foule de différends qui furent jugés par le maire ; c'était là ce qu'on voulait. En effet, le seigneur était ainsi amené à comparaître devant le tribunal de son ancien subordonné : humiliation à laquelle se joignaient des interpellations grossières et souvent des insultes. Si, se laissant dominer par son indignation, il se portait à quelque acte de violence, il était arrêté sous prévention d'avoir manqué de respect à un magistrat institué par un mandat du czar ; et alors un emportement momentané était puni de plusieurs années d'exil en Sibérie. S'il portait plainte à un tribunal supérieur, on n'y faisait aucune attention ; car les autorités russes avaient ordre d'en haut de ne jamais faire droit à la requête d'un seigneur contre un paysan, et de donner tort au premier dans toutes les querelles qui pourraient s'élever entre eux. Ainsi, un seigneur ne pouvait jamais obtenir justice, et il ne lui restait qu'à dévorer en silence son chagrin et son humiliation, en appelant la vengeance du ciel sur ses injustes oppresseurs.

Si peu croyables que paraissent les faits ci-dessus mentionnés aux personnes qui ne sont pas familiarisées avec toutes les iniquités et tous les abus que comporte un pouvoir despotique, ils ne sont que le résultat naturel de l'organisation militaire et administrative adoptée en Pologne par le gouvernement russe. Le pouvoir absolu est aux mains de l'empereur Alexandre ; mais celui-ci trop faible, trop négligent, trop paresseux (disons le mot) pour s'occuper lui-même des affaires de son immense empire, en abandonne le soin à ses ministres ; de manière que ceux-ci, dépositaires de l'autorité sans bornes de leur maître, peuvent la conférer de droit à leurs subordonnés. Ce système a été adopté pour la Pologne, parce que, dans un pays agité par la guerre, il donnait un pouvoir illimité aux officiers commandants de chaque district, pouvoir qui s'étendait également sur les autorités civiles du pays ainsi que sur les tribunaux, pouvoir absolu en un mot. Cette mesure pouvait être jusqu'à un certain point justifiée tant que dura l'insurrection ; on comprend qu'en temps de guerre on laisse à un officier une liberté d'action indispensable à la réussite de toute expédition militaire. Mais une fois l'insurrection vaincue, les chefs militaires se mêlèrent de l'administration intérieure ; et n'étant pas arrêtés par la crainte d'une responsabilité sérieuse, ils se permirent les plus odieux abus. Véritables satrapes, ils ne s'arrêtaient à aucune considération, quand il s'agissait de satisfaire un caprice ou une fantaisie ; et malheur à ceux qui en appelaient à l'autorité supérieure ; neuf fois sur dix on refusait d'examiner leur plainte ; et alors ils étaient exposés à la haine et aux persécutions d'un tyranneau vindicatif, sans aucun moyen de s'y soustraire.

Un des exemples les plus saillants du mauvais vouloir des autorités russes, quand il s'agit de mettre à exécution une mesure qui favorise directement ou indirectement la nation polonaise, c'est la lenteur calculée avec laquelle on procède à l'établissement des écoles rurales. C'est encore en 1861, deux ans avant l'insurrection, que ces écoles furent décrétées par un oukaze de l'empereur ; et, cependant, dans la plupart des communes, on en est encore à discuter sur l'emplacement que devra occuper la future maison d'école. La raison en est toute simple ; l'empereur Alexandre, jaloux de conserver le titre de libéral que lui valurent au début de son règne quelques velléités d'entrer dans la voie du progrès, avait décrété qu'on établirait, tant en Russie qu'en Pologne, des écoles primaires pour l'instruction du peuple des campagnes. Cette nouvelle fut annoncée à grand bruit dans tous les journaux de l'Europe, et tout le monde d'exalter jusqu'aux nues le libéralisme de l'empereur Alexandre qui s'occupe d'une manière si

efficace du bonheur de son peuple. Rarement les hommes étudient le fond des choses ; et dans le cas présent il n'en fut point autrement. Il est vrai que la suite des événements vint démentir les belles promesses faites au début ; néanmoins on trouve encore en France des gens qui aiment mieux vivre dans une illusion optimiste à l'égard de l'empereur Alexandre, plutôt que d'avouer de bonne foi qu'ils ont été dupes d'une politique astucieuse. Nous ne savons pas jusqu'à quel point l'oukaze des écoles a été mis en vigueur en Russie ; mais, quant à la Pologne, nous pouvons assurer de la manière la plus positive qu'il se passera bien des années avant qu'on s'en occupe sérieusement. Les hommes d'état russes savent bien que le seul soutien de leur domination en Pologne est l'ignorance des masses ; et que du jour où l'instruction sera répandue dans les campagnes, l'heure de la délivrance aura sonné. Quand le paysan polonais saurait lire et écrire, il ne se laissera pas guider par le premier venu qui lui promettra monts et merveilles en échange de sa fidélité au czar ; il aura conscience de son abaissement sous la férule d'un pouvoir despotique ; et, en lisant l'histoire de son pays, il puisera dans les grands exemples du passé l'énergie nécessaire pour rompre ses chaînes, et entrer à pleines voiles dans un avenir de gloire et de liberté.

## II

Part prise par le clergé pendant l'insurrection.—Persécutions religieuses.—Abolition des couvents et confiscation de leurs biens.—Introduction forcée de la religion schismatique en Lithuanie.—Tentatives du même genre en Pologne.—Etat malheureux du pays à la suite des derniers événements.—Espérances lointaines pour l'avenir.

Le caractère dominant de l'insurrection polonaise de 1863 c'est l'esprit religieux, l'esprit d'abnégation et de sacrifice qui animait les insurgés. Cette disposition qui élevait les plus obscurs combattants au rang de martyrs et leur en communiquait le courage et le dévouement, était due aux exhortations patriotiques du clergé et à la part active qu'il a prise au mouvement national. En agissant ainsi le clergé avait rempli un devoir sacré ; car si la nationalité polonaise était menacée par les empiètements successifs de la barbarie russo-asiatique, la religion ne l'était pas moins par les efforts de la propagande schismatique, propagande énergiquement secondée par le sabre des Cosaques et la déportation en Sibérie.

Dès le début de la lutte les prêtres annoncèrent de toute part la guerre sainte, la guerre contre les oppresseurs, la guerre contre les

barbares qui avaient profané les églises de Varsovie en y entrant à cheval et en brisant à coups de sabre une croix de Notre-Seigneur.<sup>1</sup> Enflammés par leur parole éloquente les jeunes gens allaient en foule rejoindre les bandes de patriotes qui commençaient à se former au fond des bois ; les femmes et les jeunes filles s'occupaient à faire de la charpie et à préparer leurs maisons à recevoir les blessés qui ne tardèrent pas à arriver aussitôt après les premières batailles. Les prêtres, ne trouvant plus de sécurité dans leurs presbytères où ils avaient tout à redouter de la vengeance des Russes, allèrent rejoindre leurs ouailles dans les bois ; là ils consolaient les blessés, assistaient les mourants ; et en célébrant le saint sacrifice au milieu des camps, en adressant des paroles fortes à ceux qui survivaient, il les excitaient à vaincre ou à mourir pour leur foi et leur patrie, *za wiare i ojczyzne*, comme dit l'ancien cri de guerre des Polonais. Nous avons nous-mêmes eu l'occasion d'assister à une de ces cérémonies si émouvantes ; c'était en août 1863. Au milieu d'une des vastes forêts du gouvernement de Radom, 1500 insurgés assistaient au saint sacrifice ; le chant de l'hymne à la fois religieux et national *Boze cos Polske* se perdait au loin dans la profondeur des bois. A la dernière bénédiction, le prêtre leur adressa une courte allocution, les exhortant à mourir avec courage ; et quand toutes ces figures bronzées par la fatigue et encore tachées du sang des combats de la veille, s'inclinèrent pour recevoir sa bénédiction, nous ne pûmes retenir nos larmes ; aujourd'hui encore, après tant d'événements et de vicissitudes, cette scène est toujours présente à notre esprit.

Au commencement de 1864, quand le gouvernement russe commença pour tout de bon l'œuvre de la destruction de la nationalité polonaise, la religion catholique fut attaquée avec une violence jusqu'alors inouïe. On commença par défendre au clergé polonais toute relation officielle avec le Souverain Pontife ; et comme il fallait absolument une autorité quelconque pour régler en dernier ressort les affaires religieuses, on chargea le prince Tcherkaskoy, un schismatique, du département des affaires spirituelles. Ce pape d'un nouveau genre, gouverna pendant trois ans l'église polonaise, faisant et défaisant les évêques, se mêlant de choses qu'il était incapable de comprendre, et envoyant en Sibérie les récalcitrants ; et Dieu sait quel fut leur nombre ! Son premier acte fut l'abolition

<sup>1</sup> Historique. Le 8 avril 1861, lors d'un massacre de 500 personnes sur la place de Sigismond à Varsovie, des Cosaques se précipitèrent à cheval jusque dans l'église des Bernardins à la poursuite de quelques malheureux qui s'y étaient réfugiés, et brisèrent à coups de sabre un crucifix en bois qui se trouvait au-dessus du bénitier.

des monastères et des couvents, et la confiscation de leurs biens au profit de la Couronne ; ces biens étaient de la valeur de plusieurs millions : les courtisans et les favoris de la cour de St. Petersbourg en firent leur proie et en absorbèrent presque la totalité. Les moines et les religieuses furent brutalement chassés hors de leurs retraites, et ne dûrent qu'à la charité des fidèles de ne pas mourir de faim. Les églises furent abandonnées ; les couvents furent changés en casernes, et les lieux, où naguère retentissaient les louanges du Seigneur, étaient maintenant profanés par la présence et les blasphèmes d'une soldatesque adonnée à tous les vices. Pour comble d'indignité, on signifia aux religieux et aux religieuses qu'ils avaient à quitter leur habit dans l'espace de quelques jours ; sinon, ils seraient poursuivis et incarcérés. Presque tous refusèrent, aimant mieux souffrir la persécution que de rompre leurs vœux ; de là des scènes de violence dont nous ne citerons que deux exemples entre mille, parce que nous les avons vus de nos yeux et que nous pouvons attester leur authenticité.

La comtesse Leduchowska, du château de Gorki, dans le district de Sandomir, dame universellement respectée pour sa piété et ses bonnes œuvres, avait donné asile à trois religieuses Visitandines chassées de leur couvent de Sandomir. Le colonel Gotubow, commandant militaire du district, ayant appris que les religieuses avaient gardé leur habit au fond de leur retraite, les menaça de la prison ainsi que la comtesse, si elles ne le quittaient pas à l'instant même. Pour échapper aux persécutions de ce monstre les trois Visitandines durent se réfugier en Autriche, trop heureuses d'en avoir obtenu la permission.

Encore un exemple des vexations du colonel Gotubow, satrape ignorant et brutal, dont le nom sera pendant longtemps l'objet des malédictions de ses administrés. Les Dominicains du monastère de Sandomir, ayant unanimement et énergiquement refusé de quitter leur habit, on les conduisit à pied sous escorte dans la petite ville de Klimontow située dans le même district ; là on les interna, ou plutôt on les parqua dans une vieille maison sans portes ni fenêtres dont il leur fut défendu de sortir, sous peine des traitements les plus grossiers. C'est là que ces infortunés martyrs de leur constance ont souffert et souffrent encore toutes les privations physiques et morales ; sans nourriture suffisante, sans abri contre les intempéries de l'air dans leur vieille mesure, et même sans la consolation de pouvoir dire la sainte messe, ils attendent l'heure de la délivrance qui pour eux sera l'heure de la mort.

Telles furent les persécutions ordonnées par Tcherkoskoy. Heureusement pour la Pologne, il fut tout dernièrement entraîné dans

la disgrâce de ses amis, à la cour de St. Petersbourg, et reçut sa démission. Cependant le système de persécution inauguré par lui ne fut pas abandonné ; et Dieu seul sait combien de temps encore il va peser sur la malheureuse Pologne !

Mais toutes ces persécutions n'étaient rien encore en comparaison de ce qui se passait en Lithuanie. Cette province avait été incorporée à l'empire Russe après l'insurrection de 1831 ; quoique la religion catholique soit défendue de droit dans toute l'étendue de l'empire, de fait on l'avait tolérée en Lithuanie jusqu'à ces dernières années. Quand Mowraviéff prit en main l'administration de cette province, les choses changèrent d'aspect ; ce monstre, dont le nom sera placé dans l'histoire à côté de Néron et de Caligula, entreprit d'extirper la religion, la langue, et les coutumes polonaises, en un mot, tout ce qui pouvait témoigner de la nationalité de ses administrés. Comme il n'aimait pas à faire les choses à demi, il commença par fermer toutes les églises catholiques et grecques unies ; il se débarrassa des prêtres en les envoyant en Sibirie ; il publia une ordonnance par laquelle toute personne convaincue de pratiquer la religion catholique serait fouettée et emprisonnée. La langue polonaise fut absolument défendue non-seulement dans les collèges et les réunions publiques, mais même dans les cercles de la vie privée. Des délateurs payés par le gouvernement s'insinuaient partout ; une personne dénoncée comme ayant parlé polonais, était passible d'une amende, pour la première fois ; d'un emprisonnement de quelques semaines, pour la seconde ; de la confiscation de ses biens et d'un exil plus ou moins long en Sibirie, pour la troisième fois. En 1865, le czar promulgua un oukase par lequel tous les seigneurs ou grands propriétaires fonciers de la Lithuanie devaient embrasser la religion schismatique ; sinon, ils devaient vendre leurs terres dans l'espace d'une année et aller s'établir dans la Pologne proprement dite. On comprend qu'une pareille mesure n'était qu'une spoliation mal déguisée ; presque tous les seigneurs aimèrent mieux perdre leur fortune que de renoncer à leur religion ; et n'ayant qu'un espace de temps limité pour la vente de leurs terres, ils devinrent la proie des spéculateurs juifs qui, profitant de leur détresse, achetèrent leurs biens au quart de la valeur réelle.

Enfin, toute cette série de persécutions fut terminée par une cérémonie qui serait grotesque si elle n'était pas odieuse et sacrilège. Il existe à Wilno, la capitale de Lithuanie, une statue de la Sainte Vierge, célèbre par ses miracles ; elle est placée sur l'ancienne porte gothique d'Ostrobrama, située au nord de la ville, et de là on l'appelle Notre-Dame de l'Ostrobrama. La vénération profonde

du peuple pour cette statue étaient un des liens qui l'attachaient le plus à la foi de ses pères ; Mouravieff le comprit, et voici comment il s'y prit pour faire servir cette vénération à ses intérêts. Il ordonna à un pauvre diable de pope, ou prêtre schismatique, de déclarer qu'il avait eu une vision dans laquelle Notre-Dame de l'Ostrobrama lui avait apparu et lui avait dit, qu'étant profondément convaincue de l'excellence de la religion schismatique, elle désirait embrasser cette religion par le moyen d'une consécration publique faite à son image. Le pope, qui, après tout, n'était pas un impie, refusa de prendre part à cette supercherie ; mais des menaces de coups de bâton, avec la perspective d'une bonne récompense s'il obéissait, finirent par triompher de ses scrupules. Il raconta sa vision telle que l'avait ordonnée Mouravieff ; et aussitôt tout le clergé schismatique, tous les employés et les créatures du gouvernement de crier au miracle, à la divine révélation. Quelques jours après, l'évêque russe se rendit en procession avec tous les schismatiques de la ville, à la statue de Notre-Dame d'Ostrobrama ; il la baptisa solennellement selon le rite grec schismatique, et depuis ce jour, la miraculeuse statue fut acquise à la religion du czar et de ses acolytes.

Ainsi, l'autocrate de toutes les Russies, non content d'avoir ravi par la force à la malheureuse Pologne le rang qu'elle occupait parmi les nations, emploie tous les moyens pour détruire sa religion et sa langue. Dernièrement un oukase a statué que dans toute église catholique polonaise, il y aurait au moins un autel réservé pour la célébration des cérémonies schismatiques ; la profanation des églises est donc devenue un fait ordinaire et inhérent à l'ordre de choses établie ; la religion, dernier boulevard de la nationalité polonaise, a été violée. Le pays, déjà épuisé par une insurrection qui a duré dix-huit mois, a été complètement désorganisé par des mesures iniques, par des changements socialistes accomplis par un despote. En un mot, l'avenir de la Pologne n'a jamais été menacé d'horizons aussi sombres que dans les circonstances présentes ; Dieu seul peut la tirer de l'abîme où l'ont précipité ses infâmes persécuteurs.

Oui, certes, si on considère les choses à un point de vue purement humain, l'état de la Pologne est désespéré ; mais au-dessus des hommes il y a Dieu, et Dieu ne laisse pas périr ainsi ceux qui lui sont fidèles. Au milieu de leur plus grande détresse, les Polonais ont toujours été fermement attachés à la foi de leur pères, et l'apostasie est un crime jusqu'à présent inconnu parmi eux. Leur religion est le paladium de leur nationalité, le plus puissant antidote contre l'invasion moscovite qui les déborde de toute part.

Tandis que les autres puissances de l'Europe s'abîmeront dans l'égoïsme, qui est maintenant l'essence et la base de leur politique extérieure, la Pologne puisera de nouvelles forces dans la vitalité puissante de son sentiment national et religieux ; et il viendra un jour où sans le secours de la France, son ancienne et infidèle alliée, elle brisera ses fers et fera triompher ces deux principes si nécessaires à l'existence et au bonheur de l'humanité : la religion et la liberté.

Ce jour là est-il éloigné ? Dieu seul le sait ; mais, comme Polonais et catholique, nous espérons qu'il ne laissera pas longtemps languir dans la servitude ceux qui, à l'époque de leur grandeur passée, ont dans une diète générale adopté sa Sainte Mère pour reine et pour protectrice de leur empire, *patronam tutelamque regni.*

CASIMIR HEMPEL.

---



## NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

*Les Lois de la Procédure Civile*, savoir : texte du Code, rapport des codificateurs, autorités par eux citées, lois de faillite, règles de pratique des différents tribunaux, principes et formules de procédure, etc., etc., par Gonzalve Doutre, B. C. L., avocat et secrétaire du Barreau de la Province de Québec. Tome premier. Eusèbe Senécal, imprimeur. 1 vol. in-12 ; prix, \$2.

Tout le monde convient que faciliter et simplifier l'étude du droit, c'est rendre un grand service non-seulement aux hommes appartenant à la profession légale, mais encore à toute la société. Une foule de procès, en effet, seraient évités si les citoyens connaissaient les lois, comme ils sont supposés les connaître. L'ignorance de droit n'excuse pas, c'est vrai ; mais, au moins, explique-t-elle bien des actes que leur auteur ne croyait pas être contre la légalité, parce qu'ils n'étaient pas contre la justice, et qu'il n'aurait peut-être pas commis s'il eut été plus instruit.

Avant la codification, il fallait être avocat, à tout le moins notaire, pour avoir une connaissance satisfaisante du corps de droit canadien ; encore, bien des notaires, voir même des avocats, en ignoraient-ils tout ce qui dépassait les premiers rudiments de la législation ; car, ainsi que le remarque M. G. Doutre, le Canada se trouvait alors dans une position exceptionnelle.

La codification aura, avec un peu de temps, l'effet de rendre moins générale cette science superficielle et dangereuse. En effet, le *Code Civil* et le *Code de Procédure Civile* vont grandement faciliter l'étude de nos lois ; les travaux de commentaires, d'explications et de développements auxquels ces deux livres donneront naissance, débarrasseront aussi cette étude aride de ses plus grandes difficultés, et surtout de ses plus décourageantes obscurités. Parmi tous les ouvrages qui produiront des résultats aussi désirables, le livre que nous signalons aujourd'hui à l'attention publique mérite une place honorable, d'abord parce qu'il est le premier qu'ait suggéré le *Code de Procédure Civile*, et ensuite à cause de son mérite réel et de sa profonde utilité.

Les *Lois de la Procédure Civile*, lorsqu'elles seront complétées par un second volume, qui doit paraître deux mois après le premier, formeront une espèce de bibliothèque portative qui remplacera, avec avantage, plusieurs livres devenus rares et coûteux.

Ce second volume comprendra, si nous sommes bien informés, un traité complet de la procédure avec toutes les formules en usage auprès des tribunaux, le nouveau tarif des avocats actuellement en contemplation, etc. Comme l'on voit, ce second volume ne le cédera guère en utilité au premier ; et tous deux ne peuvent manquer d'avoir le succès dont les ont rendus dignes le travail et la persévérance de leur auteur.

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.